

Éditorial

Les églises médiatiques commenceraient-elles à se vider ?

L'élection de Donald Trump le 8 novembre 2016, la victoire du « Leave » lors du référendum britannique sur le Brexit le 23 juin de la même année, sans parler de celle des opposants au projet de réforme de la Constitution italienne de Matteo Renzi le 4 décembre ou – pour prendre un exemple plus lointain – celle du « Non » au référendum français sur le traité établissant une constitution pour l'Europe en 2005... Tous ces événements ont en commun d'avoir constitué des surprises, non seulement pour les instituts de sondages mais aussi pour la majorité des grands médias qui, d'une manière ou d'une autre et à des degrés de subtilité divers, avaient pris position dans les débats et vécurent les résultats précités comme autant de « défaites » qu'ils se mettaient ensuite en devoir d'analyser afin de comprendre pourquoi le message n'était « pas bien passé ».

Et certains, dans une démarche critique qu'on était pourtant en droit d'espérer plus entreprenante, de se perdre en conjectures faites, tour à tour, de « plombiers polonais », de xénophobie populaire (notamment, en Grande-Bretagne récemment, à l'égard de... Polonais) ou de « déplorables » vis-à-vis desquels on finit par se demander s'il ne faudrait pas être un peu plus sélectif dans l'attribution du droit de vote.

D'autres, et c'est tout à leur honneur, pratiquent plus volontiers le mea culpa. Ainsi en était-il, le 9 novembre, du médiateur du New York Times qui, dans un long texte, reconnaissait les carences et les manquements de son journal dans la couverture et la compréhension des réalités du peuple américain qui venait d'élire Donald Trump à la tête du pays. Il écrit : « Le fiasco de mardi soir est bien plus qu'un échec des sondages. Il s'agit de l'incapacité à saisir la colère bouillonnante d'une large partie de l'électorat américain qui se sent laissée de côté par une reprise économique sélective, trahie par les accords de commerce que les gens voient comme une menace pour leurs emplois et déconsidérée par l'establishment de Washington, Wall Street et les médias dominants¹. »

Selon Hegel, la lecture quotidienne du journal était devenue la prière du matin de l'homme moderne. Celui-ci serait-il en train de changer de religion ou de perdre la foi dans son oraison matinale et sa grand-messe de 20 heures ? Car un phénomène concomitant à la faillite des grands médias et des instituts de sondage est sans conteste l'arrivée en force de médias dits « alternatifs » qui ont puissamment accompagné les événements mentionnés plus haut, jusqu'à constituer de solides leaders d'opinion. Encore obscures il y a quelque temps, des personnalités conservatrices comme Steve Bannon de Breitbart News ou Alex Jones d'Infowars ont acquis une grande notoriété à l'occasion de la campagne présidentielle américaine, ce qui tendrait à confirmer l'appétit grandissant de l'homme moderne pour un nouveau type d'information. D'autres sites d'information comme Zerohedge, Counterpunch ou Consortiumnews, pour prendre d'autres exemples américains, de gauche ou de droite, ont également le vent en poupe et commencent à se faire un nom.

Que faut-il en conclure ? Dans un livre commun avec Noam Chomsky, le professeur Robert W. McChesney qualifie les géants des médias de « menace pour la démocratie » et, au sujet du journalisme professionnel, déplore le fait que « pour éviter les controverses relatives au choix entre les informations à mettre en lumière et celles qu'il vaut mieux ne pas souligner, ce journalisme en est arrivé à accepter comme légitimes les sources officielles d'information [...] ». Cela a orienté l'information en fonction des pouvoirs établis, puisque toute déclaration faite par des représentants du gouvernement ou par des personnalités du milieu des affaires était une nouvelle intéressante par définition. Ce choix ne faisait courir aucun risque aux journalistes et offrait aux éditeurs un moyen très économique de combler l'absence de nouvelles². »

Pour le meilleur ou pour le pire, une partie de plus en plus grande du public semble délaisser ce type de journalisme et tend à se tourner vers les nouvelles sources d'information qu'Internet permet de dénicher. Est-ce la fin de la « presse de papa » et l'émergence d'un nouveau rapport aux médias ? Difficile à dire à l'heure actuelle. Quoi qu'il en soit, ne perdons pas de vue l'adage selon lequel « il ne faut pas croire tout ce qu'on lit dans les journaux ».

Julien Paulus,
Rédacteur en chef

Usages
et mésusages
des médias



(cc) Jacek Halicki

Sans prétention Information et engagement : des Youtubeurs à l'assaut de la gazette de papa

Par Jenifer Devresse

Les dernières années ont vu fleurir des médias d'un type nouveau, plus engagés, plus personnels, portés par des Youtubeurs, bloggeurs et autres podcasteurs, boostés par les potentialités du net. Leur succès croissant semble narguer la décadence de médias « dominants » – mais est-ce toujours bien le cas ? – en mal de public. De quoi remettre en question les méthodes de nos bonnes vieilles gazettes : le support ne suffit pas à expliquer leur déclin. À quelle infidélité attribuer ce divorce entre médias et public et, peut-être, ce remariage ? Quelques soupçons, sans prétention.

« Salut ! C'est évidemment Donald Trump le nouveau président des États-Unis... Là, au moment où je tourne, c'est J-3, mais comme j'en suis sûr à 100 % je me permets de faire cette vidéo. Par contre je me suis dit que c'était plus facile d'en parler après. C'est pour ça que vais uploader la vidéo... j'imagine lundi ou mardi, et vous la mettre en ligne seulement après le résultat officiel¹ »

On s'en doute, il ne s'agit pas de l'ouverture du J.T. du 8 novembre dernier. Impensable ! Ce serait avouer que l'élection de Donald Trump ne constitue pas en soi un « événement ». Et plouf, voilà que « les infos » ne livreraient pas d'information. Impensable... Mais non, il s'agit juste de l'entame vidéo d'un quelconque Youtubeur français à 650 000 abonnés, Kriss Papillon.

> suite p.6

Les Médias sociaux, nouvelle frontière de la lutte hégémonique ?

Par Olivier Starquit

Nuages noirs

Dans *Médias contre Médias*¹, Clément Sénéchal, ex-community manager de Jean-Luc Mélenchon lors des élections présidentielles de 2012, analyse les rapports entre les médias traditionnels et les nouveaux médias sociaux. Dans un premier temps, il dresse un réquisitoire assez sévère à l'encontre des médias au fonctionnement vertical, en dénonçant tout particulièrement la concentration économique qui s'accompagne d'une déréliction démocratique. Il y décèle aussi les « facteurs structurants de la fabrique du consentement : la propriété, le contrôle di-

rect, les dépendances financières et les intérêts croisés des médias avec les acteurs et les sources d'information² ». Ces quatre facteurs influent bien évidemment sur la manière dont l'information – qui est toujours une interprétation du monde – est fabriquée et transmise, notamment par la sélection et l'occultation de certains faits, l'angle choisi, les tris opérés, la sélection et l'agencement, ou encore le choix des locuteurs autorisés à commenter, à savoir ces éditorialistes qui se muent en « opinion publique auto-instituée, en gardiens de l'espace public, en locuteurs autorisés et autorisants³ ».

> suite p.6

¹ RUTENBERG, Jim, « A 'Dewey Defeats Truman' Lesson for the Digital Age » : <http://www.nytimes.com/2016/11/09/business/media/media-trump-clinton.html?smprod=nytcore-iphone&smid=nytcore-iphone-share> (nous traduisons)

² McCHESNEY W., Robert, « Les géants des médias, une menace pour la démocratie » in CHOMSKY, Noam et McCHESNEY W., Robert, *Propagande, médias et démocratie*, Montréal, Écosociété, 2004, pp. 113-114.

« Attention, travail d'arabe » : le Pop ART au quARTier

Le 18 novembre 2016, à la Bibliothèque George Orwell de la Cité Miroir, à Liège, un groupe de conversation français langue étrangère de la bibliothèque de Fétinne-Vennes rencontrait deux animatrices de l'association Rememb'eur à l'occasion de l'exposition « Attention, travail d'arabe » : une exposition née d'une urgence, d'un contexte particulier dans les quartiers de banlieues de la région parisienne.

Un an après *Charlie*, 10 ans après les émeutes de banlieue, « Attention, travail d'arabe » entend confronter la conscience collective à la problématique complexe de la liberté d'expression. Ainsi, l'expo interpelle sur le fond, en traitant de l'immigration et de la lutte contre les discriminations ; et sur la forme, en se réappropriant avec humour les codes de la culture populaire.

Selon les commissaires de l'exposition : « Téléphone arabe, c'est la friture sur la ligne qui fait entendre les voix zarbi, libres, indépendantes et conscientes ; échos d'une histoire alternative susceptible d'enrichir l'intelligence collective ».

Découvrez le collectif Rememb'eur sur : www.remembreur.com

Discriminations : et toi ? et moi ?

Dans une perspective similaire, le Centre d'Action laïque de la Province de Liège, les Territoires de la Mémoire et leurs partenaires s'engagent eux aussi à porter ces différentes voix via une multitude de formes d'expressions culturelles (collecte de récits de vie contre les discriminations, ateliers théâtres, etc.).

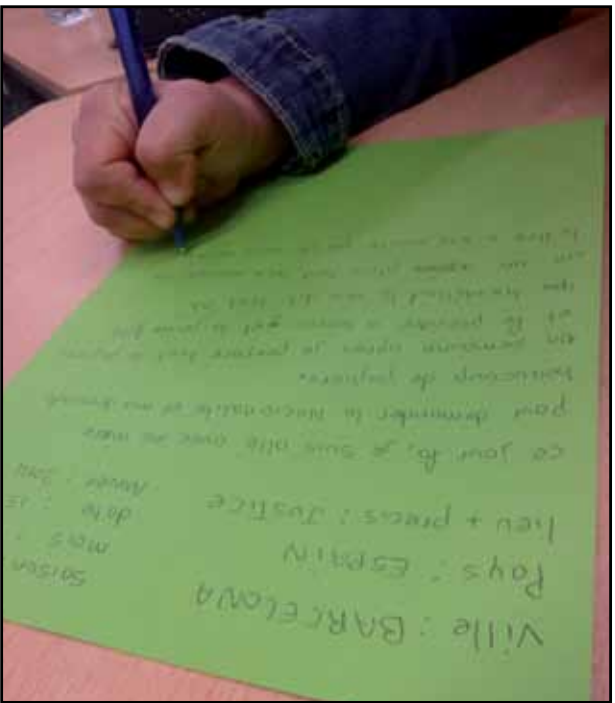
Il s'agit du projet « Discriminations : et toi ? et moi ? » qui est proposé à différents groupes d'adultes (dans et hors de la province de Liège) de septembre 2016 à mars 2017.

Celui-ci s'articule en deux étapes : « Voir et écouter pour Écrire » et « Échanger ».

Dans le cadre de la première étape, de septembre à décembre 2016, les participants sont invités à vivre différents spectacles, expositions, ateliers pour alimenter leur réflexion autour de la notion de « discrimination ». Cette réflexion individuelle/collective sera traduite par écrit (récit, témoignage, dessin...). Les participants peuvent être appuyés dans ce travail d'écrit par un animateur spécifique du PAC (Présence et Action Culturelles).

Tous les textes seront présentés dans une publication papier et/ou sur le site Internet www.discriminations.eu des villes européennes signataires de la Charte contre le Racisme.

Lors de la seconde étape « Échanger », du 13 mars au 2 avril 2017, une exposition sera organisée à l'espace rencontre de la Bibliothèque George Orwell, à la Cité Miroir de Liège, avec notamment quelques productions, photos, mise en voix et ce, dans le cadre de l'opération « Mars diversité » de la Ville de Liège.



Citoyens du Livre #12

La prochaine séance des « Citoyens du Livre », le groupe de lecteurs de la Bibliothèque George Orwell, aura lieu le mercredi 1^{er} février 2017, dès 18h.

Rencontre conviviale autour d'événements culturels à partager, ce groupe est ouvert à toute personne désireuse d'échanger, de débattre de partager ses lectures, ses visites d'expositions, ses films, ses découvertes musicales... Vous êtes tous les bienvenus !

Les Citoyens du Livre, groupe de lecteurs
Se rencontrer, discuter, échanger... C'est ce que vous propose la Bibliothèque George Orwell ! Autour de thématiques comme l'histoire et la politique, partagez vos découvertes culturelles avec d'autres lecteurs au travers de romans, BD, essais ou encore via le 7e art ou le documentaire.

Tous les 2 mois, venez découvrir les coups de cœur et les coups de gueule des autres lecteurs et partager les vôtres d'une manière conviviale. Si vous le désirez, vous pourrez même le faire en maniant la plume !



Le 1^{er} février 2017, à 18h00 • Cité Miroir (Bibliothèque George Orwell, 2^e étage)
Place Xavier Neujean, 22 – 4000 Liège

VOYAGE POUR LA MÉMOIRE

Voyage annuel 2017

Buchenwald-Dora

26 au 28 mai 2017

Un voyage d'étude organisé par les Territoires de la Mémoire asbl, centre d'éducation à la Résistance et à la Citoyenneté.

Les Territoires de la Mémoire organisent annuellement un voyage d'étude dans des lieux de Mémoire qui ont servi la barbarie nazie. Ce voyage permet aux particuliers de nous accompagner et de bénéficier de notre expertise sur les thématiques abordées ainsi qu'un encadrement pédagogique de qualité tout au long du voyage.

26 au 28 mai 2017

Buchenwald-Dora

Malgré une image « culturelle » suscitée par le nombre d'artistes et d'hommes politiques qui y ont été internés, Buchenwald n'en demeure pas moins un camp « d'extermination par le travail ». Le camp de Dora, initialement un camp annexe de Buchenwald, se situe en partie dans les tunnels de production et de stockage des V2. Le taux de mortalité y est particulièrement élevé en raison de l'intensité des travaux d'agrandissement et des conditions de vies précaires.

PROGRAMME

▼ vendredi 26 mai :

- Départ en car (3 étoiles) à destination de Weimar. Rendez-vous à 7h45 Rue du parc à 4000 Liège
- Temps libre à Weimar.
- Installation à l'hôtel Steinberger de Jena (4 étoiles), soirée et repas libres

▼ samedi 27 mai :

- Petit-déjeuner
- Visite guidée du camp de concentration de Buchenwald
- Lunch packet pour le repas de midi
- Mémorial du camp de Buchenwald
- Temps libre à Jena

▼ dimanche 28 mai :

- Petit-déjeuner
- Visite du camp de Dora-Mittelbau
- Mémorial du camp de Dora-Mittelbau
- Lunch packet pour le repas de midi
- Retour à Liège

Présence exceptionnelle de Monsieur

Pieter-Paul Baeten

Rescapé de Buchenwald

Contact pour info et réservation :

Cédric Boonen - 04 250 99 41
voyages@territoires-memoire.be

Prix

285€ sur base d'une chambre double
140 € de supplément pour une chambre single
9,75 € de supplément pour l'assurance complète

page trois

Une réaction ? Un commentaire ? Une proposition d'article ?

La revue *Aide-mémoire* est également la vôtre !

Écrivez-nous : editions@territoires-memoire.be

S'arrêter sur la question de la réception des médias, c'est tenter de comprendre comment le message d'un émetteur est reçu et utilisé par le récepteur qu'il cherche à atteindre... ou comment il ne l'est pas. Le livre de Vincent Goulet, *Médias : le peuple n'est pas condamné à TF1*, propose une analyse des usages médiatiques par les classes populaires. En somme, les médias engagés à gauche semblent complètement passer à côté des catégories sociales dont ils prétendent défendre les intérêts. Comment expliquer cet écart ? Constats et propositions pour repenser les médias comme levier possible d'une certaine émancipation... tout en restant populaires.

Médias et réception par les classes populaires

Entretien avec Vincent Goulet

Ancien maître de conférences à l'université de Lorraine et chargé de cours à l'Université de Haute Alsace, à l'Université Albert-Ludwigs de Freiburg et à Sciences Po Strasbourg.
Membre associé au laboratoire SAGE (Sociétés, Acteurs, Gouvernement en Europe).



Gaëlle Henrard : Comment expliquez-vous que les médias commerciaux, qui véhiculent plutôt des idées de droite, parviennent largement mieux que les médias dits « progressistes » à capter les publics populaires ?

Vincent Goulet : Les classes populaires fréquentent plus volontiers les médias « commerciaux » que les médias engagés, quelles que soient d'ailleurs les positions politiques de ces derniers. Par exemple, le lectorat populaire (lecteurs employés ou ouvriers) de *l'Humanité* représentait 100 000 personnes en moyenne par jour en 2010, alors que *le Parisien/Aujourd'hui en France* en comptait presque un million. L'inclination populaire vers les télévisions privées (M6, TF1, BFMTV) au détriment des chaînes publiques est, elle aussi, assez nette (de l'ordre du simple au double). Il ne faut pas oublier qu'une partie de la classe populaire s'est toujours reconnue dans les idées de droite, par sa proximité aux petits indépendants (artisans, commerçants, exploitants agricoles). « Se mettre à son compte » reste une espérance d'ascension sociale pour beaucoup de salariés.

Mais ce désamour entre classes populaires et « médias de gauche » s'explique par des raisons plus profondes. S'informer est une pratique culturelle comme une autre, qui n'est pas uniquement focalisée sur la production d'une opinion ou d'une argumentation politique ou citoyenne. Les usages ordinaires des informations sont plutôt relationnels et proto-politiques : à travers les récits médiatiques et leurs discussions avec les proches (surtout la famille, les amis intimes, moins avec les collègues de travail), on se repositionne dans le monde social en fonction de schèmes de perception et jugement qui sont en-deçà des grilles politiques traditionnelles : le « schème hiérarchique », qui oppose les « Petits » et les « Gros » et engage les phénomènes de domination ; le « schème de la fragilité » qui s'étaye sur la précarité de l'existence (d'autant plus vive que l'on se situe au bas de l'échelle sociale) ; le « schème d'enveloppe » qui renvoie à la cohésion de soi-même et du groupe, et oppose « Eux » et « Nous » ; le « schème d'équité », fondé sur l'appréciation d'une juste répartition des charges et des biens produits.

Les médias commerciaux, dont l'objectif principal est de réaliser des bénéfices, ne se préoccupent pas d'accroître le degré de conscience ou la pertinence de l'analyse de leurs récepteurs. Ils préfèrent rester à un niveau élémentaire, on pourrait dire de « sens commun », du traitement des événements qui interpellent ces catégories de perception très profondément incorporées et parfois inconscientes. Il est plus payant pour eux de remplir une fonction cathartique¹ ou de proposer des visions simplistes du monde et des responsabilités qui peuvent servir d'exutoire (quitte à produire des boucs émissaires) que d'entrer trop en avant dans une analyse politique qui de toute façon risque de diviser et, finalement, de mécontenter leur public.

Les faits divers sont ainsi traités sous un angle émotionnel, ce qui n'est pas en soi une mauvaise chose, mais les réponses proposées sont les plus immédiates : plus grande sévérité envers les délinquants, enfermement préventif des récidivistes, etc. Ce « populisme pénal », selon l'expression de Denis Salas, n'est bien sûr pas efficace mais répond directement à l'angoisse liée au schème d'enveloppe, mentionné plus haut. Ce n'est pas une fatalité. Les faits divers peuvent être politisables et servir de support à une réflexion sur la violence des dominants ou les inégalités sociales. C'était le projet de Jean-Paul Sartre quand il a fondé le journal *Libération* au milieu des années 1970 : « On peut éveiller la conscience des gens à partir de n'importe quel événement, si on le prend dans sa totalité. Les faits les plus quotidiens sont susceptibles d'une interprétation en profondeur. [...] Il ne faut pas bannir un certain type d'information sous prétexte que d'autres s'en servent d'une façon répugnante. Il faut trouver le moyen de bien s'en servir, c'est-à-dire de faire, à partir des faits divers, une analyse sociologique de la société² ». Mais ce travail délicat demande beaucoup de ressources en temps d'enquête et en compétences pédagogiques (il s'agit d'expliquer sans trop faire le « prof » ou le donneur de leçon).

Autre exemple, la dénonciation des écarts des puissants (le fils de Sarkozy nommé président de la Défense, l'affaire DSK, l'affaire Cahuzac) est un registre très populaire, il permet de renverser la situation, de se moquer des « Gros » tout en recourant à l'humour qui est une façon de « garder la face » quand on est dans une position dominée. Ici aussi, nul besoin d'aller trop loin dans l'analyse de la distribution des responsabilités et des causes structurelles de ces infractions normatives pour faire de l'audience, alors qu'on dispose d'un formidable levier de conscientisation politique.

Gaëlle Henrard : Pourquoi le discours de la gauche, notamment radicale, est-il si imperméable aux classes populaires qu'il prétend pourtant défendre ? Comment expliquer ce grand écart entre un émetteur et son récepteur cible ?

Vincent Goulet : Les propos des différentes gauches radicales, fondés sur l'exploitation économique du capitalisme et la lutte des classes, ne sont pas en soi inaudibles par les classes populaires. Mais pour les diffuser plus largement la difficulté est double : d'une part, il faudrait éviter de recourir à un vocabulaire trop daté et encore marqué par le communisme ouvrieriste des années 1960 ; d'autre part, il est difficile de déconstruire et dépasser l'autre système d'explication des difficultés sociales, fondé sur les « origines ethniques », qui s'est progressivement imposé à partir des années 1980.

Le schème hiérarchique (l'opposition entre « Petits » et « Gros ») qui pouvait servir de support à une formulation politique en termes de lutte des classes est passé au second

plan, derrière le schème d'enveloppe (l'opposition en « Eux » et « Nous »), qui a pris une forte connotation ethno-raciale ou religieuse. Nous vivons là les effets d'un cadrage politique et médiatique systématique depuis une trentaine d'années qui a placé les immigrés au cœur de tous les problèmes. Les effets de la mondialisation économique et financière, le déclin social qui en résulte pour les fractions les plus fragiles de la population européenne, ont accentué ce phénomène de reformulation. Produit en partie par le FN et une fraction de la droite qui a tenté de reconquérir cet électorat, ce discours hégémonique a progressivement saturé l'espace public et médiatique, les attentats terroristes durcissant encore cette grille de lecture. Il me semble qu'on ne peut plus faire l'économie d'un affrontement direct avec ces thèses, de façon à provoquer un clivage sur cette thématique ethno-raciale de façon à dégager de l'espace pour les questions formulées en termes d'exploitation et de redistribution.

Une autre difficulté tient au fonctionnement du champ médiatique à gauche : pour être reconnus dans leur microcosme, les acteurs de gauche qu'ils soient journalistes ou militants (et parfois les deux) doivent se rattacher au pôle intellectuel et montrer leur capacité d'analyse, la profondeur de leur vues, la pertinence de leurs arguments. Du coup, il est structurellement difficile de garder un langage clair et accessible, cette « langue fraîche » dont parlait Jules Vallès et qui fait la saveur de l'expression populaire.

Gaëlle Henrard : Pourriez-vous expliquer cette idée de « langue fraîche » à déployer dans un média populaire ? Que serait-elle aujourd'hui ?

Vincent Goulet : Comme je le dis dans mon livre³, il s'agit d'adopter une langue qui soit proche de la discussion à bâtons rompus, celle du troquet, des réunions de famille ou du hall d'immeuble, mais qui dans le même temps désigne un projet à long terme. Cette façon de dire le monde n'est pas scolaire, pas toujours très contrôlée, elle apparaît plutôt saccadée, comme si elle se cherchait elle-même. Elle ne rejette pas l'émotion et ses brusques aléas mais elle ne s'oppose pas forcément à l'abstraction. Elle ne s'inscrit pas dans une dichotomie propre aux « catégories sociales supérieures » spécialisées dans les fonctions de gestion et d'encadrement, et qui savent si bien refouler leurs sentiments.

D'un point de vue plus contemporain, j'aime bien l'exemple des « Grandes Gueules » de RMC, émission plutôt de droite et qui marche bien au niveau de certaines catégories populaires. On y pratique une langue sans « politiquement correct », tout en restant bien sûr dans le cadre de la loi. Il y a un côté injurieux, familier, rugueux. Quand on dit que quelqu'un est un con, c'est un « con », on ne cherche pas à euphémiser. Ce qui est important aussi, c'est qu'il doit y avoir du débat, de la contradiction, que les gens s'opposent, sans avoir peur de l'excès ou de la caricature. Ça donne une sorte de discussion entre personnes qui se connaissent bien, qui quelque part s'aiment bien et qui vont se taquiner pour essayer d'emporter la conviction et surtout pour « épater la galerie ». Il y a un côté scène de théâtre et de comédie dans la discussion politique qu'à mon sens, il faut assumer pour arriver à ses fins tout en ayant, derrière, des idées intéressantes. Et ça, souvent, le discours de la gauche progressiste peine à le faire. Je pense à quelqu'un que j'aime bien, Benoît Hamon, dont le discours est novateur mais très sérieux, très technocrate et un peu compliqué. Même si dans le fond, les gens pourraient s'y reconnaître, dans la forme, quand il s'explique par exemple sur l'économie sociale et solidaire ou la mise en place du revenu d'existence, c'est difficile. Jean-Luc Mélenchon arrive souvent mieux à faire la synthèse entre un verbe haut et parfois familier et des perspectives politiques progressistes.

Gaëlle Henrard : Pourrait-on dire que les médias de gauche manquent d'une certaine dose de populisme ?

Vincent Goulet : Les médias de gauche n'oseraient pas être assez populistes en quelque sorte... Je pense qu'il y a deux manières d'expliquer les choses. La première, c'est en termes

de champ. On est quand même dans un milieu très intellectuel où il faut avoir une analyse assez précise des choses avec une culture de gauche d’analyse des rapports de production et de l’histoire assez poussée, ce qui fait que c’est difficile pour ces gens-là de pratiquer un populisme que l’on peut qualifier de vendeur, de marketing, pour concurrencer la droite. Mais peut-être que la contradiction la plus importante, c’est que, tout de même, le projet de la gauche se veut un projet émancipateur dans la mesure où il cherche à augmenter le degré de conscience des citoyens. Or, si justement on utilise les ficelles du populisme le plus épais, ça entre en contradiction avec ce projet où les individus devraient parvenir à s’épanouir, à s’organiser, à s’auto-organiser, à reprendre la main sur leur existence mais de manière autonome, indépendante et réflexive, et pas du tout comme des « masses » simplement mises en mouvement.

Gaëlle Henrard : Vous pensez que le populisme est incompatible avec cette prise de conscience du sujet autonome ?

Vincent Goulet : Disons que c’est difficile. Je n’aime pas trop ce terme de « populisme » qui discrédite immédiatement la personne qu’il qualifie. En revanche, faire appel à des catégories émotionnelles mais en les retravaillant de façon à pouvoir créer un support ou un levier vers des prises de conscience ou d’auto-organisation, ça oui, bien sûr. C’est un peu ce qu’ils font en Amérique Latine. Des hommes politiques comme Lula [Luiz Inácio Lula da Silva, ancien président brésilien] qui est fort dans l’émotionnel, fort du côté des pauvres mais quand même avec un discours derrière, pas forcément de classes parce que là-dessus il n’est pas très clair, mais qui consiste à redonner un pouvoir d’agir aux milieux populaires. Mais la marge de manœuvre est assez étroite et il faut être très malin, si j’ose dire, pour pouvoir à la fois être complètement en phase avec le côté émotionnel tout en gardant cette exigence de renforcer les capacités d’autonomie et de raisonnement. Et cela n’est pas facile. Quand les personnes sont plutôt dans des situations de déclin, de manque, le discours bien plus rugueux de l’extrême droite ou de la droite passe beaucoup plus facilement puisqu’il n’y qu’à identifier le « fauteur de troubles » et tout semble réglé.

Gaëlle Henrard : Quelles sont vos pistes et/ou conseils pour réinventer de véritables médias de gauche qui soient populaires ?

Vincent Goulet : Il n’y a malheureusement pas de recette miracle ! Depuis Gabriel Tarde, beaucoup de travaux en sciences sociales insistent sur l’importance des conversations dans la formation des opinions (W. Gamson, D. Boullier, etc.), lesquelles sont plus vives quand elles s’appuient sur des réalités vécues. À mon avis, les médias populaires progressistes doivent être le plus possible au contact de leur public, ce qui les suppose ancrés dans des territoires concrets, de façon à produire une information locale factuelle et vigoureuse. Le goût populaire du débat pourrait provoquer des prises de conscience intéressantes quand il s’appuie sur des expériences concrètes et des possibilités d’action réelle. Une difficulté actuelle est que le champ médiatique, en France en tout cas, est structuré au niveau national, ce qui encourage les polémiques abstraites ou idéologiques (comme on l’a vu cet été avec l’affaire du maillot de bain couvrant). Il nous faut reconquérir la maîtrise du périmètre du débat.

Il reste ensuite la question cruciale du financement : faire un média populaire de qualité coûte cher et aujourd’hui le consentement à payer pour être informé diminue. Je préconise souvent d’introduire une dose de financement publicitaire dans ces médias populaires de gauche mais la proposition passe mal auprès des militants alternatifs qui refusent toute compromission avec le système marchand. La publicité est pourtant bien supportée par les membres des classes populaires, elle est même rassurante en quelque sorte. À gauche aussi, il y a des marqueurs qui deviennent des barrières idéologiques qui nous séparent du peuple !

Gaëlle Henrard : Vous terminez votre ouvrage en évoquant l’idée d’un média qui « reste dans sa classe » et questionnez « la tension entre émancipation collective et mobilité sociale ascendante individuelle, la contribution à l’»embourgeoisement» des classes laborieuses », etc. Pourriez-vous nous en dire davantage ?

Vincent Goulet : J’ai effectivement parlé dans mon livre de ce problème de la sortie de classe parce que j’aime bien mettre des contradictions et ne pas avoir un discours trop univoque. C’est vrai que quand on dit qu’on veut une expression populaire, un parti populaire, des médias populaires, etc., et que, dans le même temps, on poursuit des visées émancipatrices qui sont quand même d’augmenter le niveau de conscience, de développer le capital culturel pour permettre à quelqu’un d’accéder à des positions sociales plus avantageuses, on tra-

vaille, en quelque sorte, au dépassement et donc à la destruction des classes populaires. Donc quelque part, on défend, au contraire de Marx, non pas la dictature du prolétariat (où une sorte « d’élite du prolétariat » prendrait le contrôle de l’ensemble de l’organisation sociale), mais la construction d’une grande classe moyenne qui serait du coup plus apte à se donner des outils d’autogouvernement. Quand le bourgeois travaille à la domination de la bourgeoisie, il cherche aussi à perpétuer son groupe, avec ses privilèges. Quand un ouvrier, ou quelqu’un qui se dit de gauche, travaille à l’émancipation populaire, il cherche de fait à transformer de manière assez importante le groupe qu’il veut représenter. Et il n’est pas sûr qu’en rejoignant d’une manière ou d’une autre ces catégories intermédiaires, les classes populaires gardent leur potentiel de mobilisation. Peut-être, mais peut-être pas. Les groupes et les cultures dominés sont dans une position complexe, vite contradictoire. C’est pourquoi on a un travail à faire pour essayer de comprendre les particularités des classes populaires, de les revaloriser aussi, sans vouloir en faire des intellos ou des cadres, d’autant qu’il y a toujours un rapport au commandement qui fait qu’une grande partie de la population ne se reconnaît pas dans ces tâches d’organisation, de contrôle et de classification, et heureusement d’ailleurs. Il s’agit au fond d’une lutte contre la domination mais qui garderait les valeurs des dominés, sans les remplacer par celles des dominants : transformer des gens frustrés, démotivés, opprimés, en acteurs de leur propre existence sans qu’ils doivent renier ce qu’ils sont, leurs valeurs et leurs modes de vie. Et ça, c’est vraiment l’enjeu de la gauche de gauche.

1 N.D.L.R. : La monstration des faits divers permettrait de circonscrire l’angoisse du malheur qui pourrait frapper par le récit du malheur vécu par d’autres. « L’image et le récit permettent, malgré leur violence, de donner forme et corps à ce qui, sinon, resterait tapi dans l’impensé, le non-dit, le refoulé et qui, pour cela même, peuvent entraîner un malaise psychique, un trouble persistant. » (Vincent GOULET, *Médias : le peuple n’est pas condamné à TF1* (coll. Petite encyclopédie critique), Paris, éd. Textuel, 2014, p.49.)
2 *Situations*, vol. VIII, Paris, Gallimard, 1972.
3 Vincent GOULET, *op.cit.*, pp. 112-113.

Rap sur les médias

Par Ak-Flow (MJ St Nicolas)

On est guidé par les médias
Qui sont gérés par notre état
Qu’tu sois de droite ou bien de gauche
Il faut qu’t’avale ce qu’on étale
Démocratie du dominant
Les dominés n’s’intéressent pas.
L’idiocratie par leurs jugements,
Ils sont pas clairs les mecs d’en bas
À quoi ça sert de réfléchir ?
On veut chiller face à l’écran.

On monte d’un cran, ça change de chaîne,
Pour discuter il faut du cran
La Reproduction est sociale
De toutes ces normes consommatrices,
Consonne active, voyelle au Scrabble
Jeux de mots communicatifs
Pertinence juvénile
Ils attendent qu’on soit hué
Tu fais le sourd tu fais l’aveugle
Je ferai chanter même un muet
L’information est négociable

Environnante mais n’est pas stable
Le monde est beau la vue est belle
Et Le ministre est bien aimable
Quand Les codes dirigent les actes,
Pour bien paraître qu’ils adhèrent,
Comportement poussant l’impact,
Costard cravate tailleur à thème
L’audimat comme objectif
Quand l’élite est en avant
Personnalité reconnue
Le citoyen n’est pas d’leur rang...

Dessin de Lucie Herkoyan (MJ St Nicolas)

Pour moi les médias, c’est ce que j’ai tenté de faire comprendre dans ce dessin, ce sont des hommes politiques bien habillés, riches, qui paraissent gentils à la télévision. En fait, je crois que ces hommes mentent et s’en foutent, ne regardent pas ce qui existe dans le monde. À côté de ce paraître et de ces paroles, il existe de nombreuses personnes qui, elles aussi, devraient passer à la télévision car on ne les voit pas assez. Des citoyens qui manifestent leurs mécontentements, un réfugié, un pauvre, et un homme politique qui s’assied sur un pauvre, qui reflète l’hypocrisie de certains élus politiques forts médiatisés : à la télévision, ils vendent de belles promesses, hors caméra, ils méprisent le peuple. Ces êtres humains rendus invisibles ont des choses à dire, ils sont comme nous, on devrait les entendre !



Une impudique transparence

Les médias dits « dominants » ou « traditionnels » tournent eux aussi parfois leurs sujets à l'avance, y compris les nécrologies... Mais pour que la fiction tienne, mieux vaut ne laisser aucune trace des recettes de fabrication... J'ai dit « fabrication » ? Non, non, l'information, la vraie, est autonome et le journaliste un observateur plutôt qu'un bâtisseur. Tout l'inverse des interventions intempestives de ces Youtubeurs qui révèlent si volontiers leurs secrets de cuisine. Sans aucune pudeur, ils explicitent leurs choix, livrent les dessous de leur pratique, étalent leur financement, répondent aux critiques, confient leurs doutes et les failles de leur argumentation : « Je vais essayer de te donner un exemple. J'ai pas de chiffres, mais bon, ouvre les yeux, ça semble vérifiable ».

Youtubeurs et autres bloggeurs vont même, souvent, jusqu'à avouer les intentions obscènes qui guident leurs choix, humeurs vulgaires dont l'arbitraire insulte la pureté du « devoir d'informer » : « J'avais envie de refaire un 'je comprends rien' sur ce sujet [l'élection de Donald Trump] ». « J'avais envie » ??? Au même moment, France 2 brasse pour nous « l'essentiel de tout ce qu'il faut savoir » puisque « le monde entier est suspendu à ce résultat² ». Voilà un impératif autrement supérieur, dont l'intérêt collectif contraste impitoyablement avec le parti pris de Kriss Papillon. Tant de subjectivité ne peut, à coup sûr, être nommée « information ». Alors, pourquoi la crédibilité du Youtubeur ne semble-t-elle pas en pâtir ? Comment se fait-il que la supercherie révélée du tournage à « J-3 » ne suscite aucune indignation ? Quel est ce tour de passe-passe ?

Ce ne serait pas de l'info, mais du commentaire ?

Si c'est du commentaire, tout s'explique. On est dans un genre secondaire, une sorte de sous-info. On peut se permettre. Prendre position, évaluer, s'accorder le droit d'être, pour une fois, subjectif. Mais pas trop déborder

des espaces réservés, pas risquer de contaminer. Pourtant, à bien regarder la vidéo... De l'info, il y en a. On en apprend sensiblement autant, sinon plus, que dans d'autres médias, respectables ceux-là. « Toute l'équipe est sur place à New York », assure France 2. Mais en substance, on ne dit pas grand-chose. À J -3, je ne suis pas sur place, avoue Kriss Papillon, mais « je me permets » d'en dire quelque chose. L'expression révèle l'incartade, l'écart par rapport aux normes de l'authenticité journalistique.

Du commentaire, donc. De fait, des prises de position, on en repère un paquet. Par exemple : l'élection « risque de mettre à mal le hashtag droits de l'homme et la lutte pour l'égalité des sexes ». Tiens, le contenu ne semble pas si divergent du discours médiatique ambiant... Alors quelle différence ? Dans les médias respectables, on trie, on classe, on évalue, on angle, on hiérarchise inévitablement... mais sans le dire, avec pudeur, et un trois-pièces dont l'impersonnalité reflète admirablement celle d'un discours sans auteur ni responsable.

Du côté de notre Youtubeur, on trouve un point de vue engagé, assumé, qui cadre et donne son sens à l'information, plutôt que de se cacher dans ses jupons : « moi je pense que... » ; « je me suis même demandé... ». « Je ». Si le batage médiatique anti-Trump a pu paraître déplacé à certains, rien de tel ici. Sans prétention à nous « informer », à dire la « vérité », Kriss Papillon ne peut nous décevoir. Nulle supercherie à dévoiler, nulle rupture de confiance avec le public, qui conserve le droit d'avoir un point de vue différent.

Qui est-il pour s'exprimer de la sorte ?

« Kriss Papillon », ça ne fait pas sérieux. Pas comme *Le Monde* ou *France Info*. De fait, ce n'est personne, un simple citoyen. Ou plus exactement c'est une personne

identifiable, qui prend la parole en son nom, sans adopter une posture de légitimité ou de savoir a priori. « Je n'y comprends rien », affirme-t-il avant de dégager les enjeux de l'élection tels qu'il les perçoit. Sans prendre la parole en notre nom, sans prétendre représenter qui que ce soit. Sa légitimité, elle s'installera (ou non) au gré des partages et autres « like ». Libre à ses followers de se sentir représentés dans son discours ou non.

Nous voici à mille lieues de la gazette de papa, dont la voix sans visage s'égrenne d'autorité au nom de tous, tirant sa légitimité de sa prétendue représentativité – malheureusement confondue avec « représentation ». À mille lieues de ces médias qui, à vouloir trop rassembler, ont perdu leur capacité à nous représenter en s'extrayant du registre de l'opinion – des opinions. À mille lieues de ces discours désincarnés dans lesquels, à défaut de savoir qui parle, l'on croit parfois percevoir les ombres du pouvoir en place.

Il me parle ! Je lui réponds ?

Fruits ou témoins de ce divorce des médias « dominants » avec le public, des médias « citoyens » émergents semblent se réapproprier une parole par le peuple et pour le peuple (j'ose ?) à la place d'une parole au nom du peuple qui s'énonce sans lui.

Sans prétention à représenter une masse indistincte voire universelle, notre Youtubeur peut s'autoriser à s'adresser directement à « son » public, identifiable, presque tangible. Il l'interpelle, le tutoie même, cherche son approbation, sa complicité : « Nan mais t'as vu le cinéma qu'ils ont fait, sérieux ? C'est pas abuser ? ». Dans un langage oral qui est le vôtre, le mien. Sans supériorité, sans emphase, il s'adresse à moi et me regarde, dans une relation apparemment symétrique. Me voilà autorisée à lui répondre, il m'invite à prendre part à la discussion, à



page six

Dans un constat peu amène sur les conditions d'exercice du journalisme, l'auteur en conclut que dans notre monde pénétré de l'idéologie néolibérale, le journaliste n'a guère le temps, ni les moyens financiers d'investiguer, ce qui a un effet inexorable sur le regard induit sur le monde.

Éclaircie

En guise d'éclaircie dans ce paysage sombre, Sénéchal voit dans l'apparition des médias sociaux horizontaux – où les émetteurs ne sont pas des professionnels (ce qui leur permet d'échapper aux rapports de force capitalistes) – une bouffée d'oxygène propice à donner un second souffle à la guerre de mouvement sur le front médiatique : « la structure médiologique du web 2.0 et des réseaux sociaux relance la bataille culturelle jusqu'alors verrouillée par la densité des positions prises par les intérêts capitalistes dans les *mass media*. Le mouvement anticapitaliste a perdu la guerre de position dans le champ culturel, l'émergence des réseaux sociaux ouvre la perspective d'une guerre de mouvement possible susceptible de déstabiliser l'hégémonie médiatique néolibérale⁴ ». Les autres avantages qu'il recense sont un « abaissement des coûts de production, une diminution drastique du rôle des intermédiaires, une

réduction à néant des coûts de reproduction de l'œuvre, du contenu, du dit : le numérique transforme le champ culturel en une immense conversation ouverte à tous⁵ ». Les nouveaux médias sociaux et leurs nouvelles pratiques ouvrent la voie à une réappropriation sociale du discours, voire à une réappropriation de la pratique médiatique par l'ensemble du corps social où chaque individu devient un producteur d'info en puissance : « la plasticité et l'annulation des coûts matériels dans la production de l'information sur le Net permettent ainsi à des associations d'individus de devenir de petits médias indépendants⁶. » Et dans le champ politique, les petits partis politiques dont l'accès aux médias dominants est restreint peuvent mettre en œuvre et en avant leur contre-récit, leurs propres narrations. Pour lui, Twitter constitue l'arme la plus efficace pour réagir dans le cadre d'une communication de crise puisque ce média social autorise une réaction en temps réel (pensons à la couverture d'une manifestation par exemple).

En somme, pour Clément Sénéchal, l'usage émancipateur du Web est un ouvrage de combat potentiel : « Internet n'est pas la promesse d'une victoire, mais simplement la possibilité de reprendre une bataille politique jadis étouffée par les positions hégémoniques prises par le capital dans les médias verticaux⁷. »

La réplique des dominants

Mais le pouvoir capitaliste perçoit de plus en plus les dangers, en témoignent les rapports de propriété oligopolistiques qui touchent l'infrastructure de la toile et également la tentative d'imposer sournoisement l'ACTA⁸ venant remettre en cause la neutralité du réseau selon laquelle « tous les flux de données qui parcourent le web doivent recevoir le même traitement, quelles que soient leurs sources, leur destination ou leur contenu ; c'est un principe d'égalité absolue⁹ » alors que la suprématie idéologique passe par le contrôle de l'espace public. Pour Clément Sénéchal, Internet doit absolument rester neutre afin que « la sélection et le classement des discours s'effectuent *a posteriori*, dans l'affrontement politique libre et non faussé¹⁰ ». Dans ce cadre et à cette fin, deux pistes politiques

permettant de garantir cette neutralité consistent à faire de la toile un commun inaliénable, voire un véritable service public indisponible à l'accumulation par dépossession mise en œuvre par le *trust* oligopolistique des opérateurs privés : « tout le monde devrait avoir accès à un ordinateur et à Internet de façon indiscriminée : ce qui suppose d'évincer le capital des réseaux de télécommunications¹¹ ». En somme, ces nouveaux médias sociaux opèrent un « changement des esprits et des façons d'être grâce aux solidarités latérales nouvelles et aux médias en ligne, et aux principes forts de l'égalité intellectuelle et de l'intelligence collective¹² ».

Reste toutefois que la vision développée par Clément Sénéchal semble parfois trop optimiste et qu'il ne faut également pas oublier que les narrations toxiques et liberticides et le Web peuvent tout aussi bien faire très bon ménage¹³ : pour reprendre le concept de *Pharmakon* cher à Jacques Derrida, force est de constater que la Toile est à la fois un poison et un contrepoison. À nous d'être attentifs et de prendre soin de la démocratie en ne cédant ni à la paranoïa, ni à l'extase : l'esprit critique et la raison des Lumières doivent survivre aux bouleversements technologiques et civilisationnels que nous traversons.

Brève présentation de quelques protagonistes sur les réseaux sociaux

Usul est un vidéaste, chroniqueur et vidéopodcasteur français qui réalise sur Youtube des vidéos à caractère politique, notamment à travers ses chroniques *Mes chers contemporains*. Usul présente son activité en ces termes : « J'ai l'impression, vu l'état de l'opinion, que nous n'avons pas le choix : il y a toute une grille de lecture à partager et cette exigence nous oblige à revenir sur le fond des choses, à intervalles réguliers, ne serait-ce que pour éviter les malentendus¹⁴. »

Osons causer (<http://osonscauser.com/>) se présente comme un « blabla d'intérêt général » : Il s'agit d'un vidéoblog qui veut réconcilier les citoyens avec la politique. Leur recette : un plan simple, des mots



Lisboa(cc)r2hox

m’y engager personnellement. À participer et à critiquer jusqu’au choix du sujet ou à son traitement : « hésitez pas à me dire si ça vous plaît, ou si j’abandonne ce concept ». Sans prétention à refléter mon opinion ou à me livrer ce qui est censé m’intéresser.

La liberté de ton reflète celle des prises de position et tranche avec la langue de bois médiatique du politique-ment dicible : « dans notre Europe de merde... euh, pardon ». Avec de l’humour dans tous les recoins, et même beaucoup d’ironie : « Hillary Clinton avait des gros défauts aussi hein... la corruption, tout ça... Mais bon ! Pour nous, Français, ça fait partie du package homme politique ; on est habitués. Rien de choquant. » Adresse et humour se conjuguent pour chatouiller la connivence du public. Une complicité impensable ailleurs : s’allier une partie du public serait prendre le risque de se mettre l’autre à dos. De ne plus s’adresser au plus grand nombre.

Pourtant, voilà que la relation entre un média et « son » public prend des couleurs, qu’elle se personnalise, qu’elle revêt un intérêt humain. Sans intérêt humain, il n’y a pas d’information qui vaille. Et si l’intérêt humain est introuvable dans la relation média/public, ne risque-t-il pas de se dégrader et de se réfugier dans la personnification douteuse de ses objets ? Cela justifierait-il dès lors qu’un pays, une institution ou une grève mue sous la plume du journaliste en un être vivant, pensant, souffrant, histoire de donner vie et corps à l’info ? Cela me paraît bien plus irrationnel, sinon dangereux.

Serait-ce aller trop loin, surtout, d’imaginer qu’un discours personnel, assumé et engagé, adressé, qui livre les aspérités de ses réflexions, stimule à son tour un engagement du mal-nommé « récepteur », des questionnements, du débat ? Qu’à l’inverse un discours anonyme, lisse, désengagé, objectiviste et sans destinataire précis n’appelle que passivité, relativisme et désintérêt ? On pourrait sans doute le démontrer par une simple expérience en laboratoire, dans une salle de classe par exemple.

Je t’aime - Moi non plus.

Mon objectif n’est pas de souligner la qualité de cette vidéo de Kriss Papillon en particulier. Il en est de plus brillantes, de plus informatives, de plus engagées. Mais cet exemple pêché au hasard de l’actualité témoigne parmi tant d’autres de l’émergence de nouveaux modèles d’information assez éloignés des critères de pertinence traditionnels. Des modèles fondés sur des points de vue, des éclairages engagés, assumés, portés par des auteurs identifiables (comment d’ailleurs concevoir un engagement anonyme, dont on percevrait mal les allégeances ?). Des modèles qui puisent leur légitimité dans la participation plutôt que la représentation. Dans une subjectivité plus ou moins étayée, à partager, plutôt qu’une objectivité froide hors de discussion.

Impensable pour un journalisme qui, depuis l’affaire du Watergate, repose sur une série de mythes indépassables à moins de scier la branche sur laquelle il est assis : objectivité, indépendance, impartialité, pluralisme, représentativité... Ce sont les termes mêmes de son contrat avec « le » public, même si la confiance est rompue depuis belle lurette. Voilà qui laisse un large champ à exploiter pour des médias émergents, qui proposent à leurs publics une relation sensiblement différente.

Loin des récepteurs passifs et dociles censés avaler sans grimace « ce qu’il faut savoir » du monde et rassemblés devant la grande messe du 20 heures, ce type de contrat sollicite des publics multiples, mouvants, invités à s’engager, participer, discuter, adhérer, critiquer, commenter, comparer, partager, liker, relayer... Et libres de sauter les repas aussi bien que de se resservir inlassablement les mêmes plats dans un monde où le menu se compose à la carte et à volonté. Agaçant, non ?

Jenifer Devresse

- 1 Kriss Papillon, « Je comprends rien à l’élection de Donald Trump », 08/12/2016, <https://www.youtube.com/watch?v=Gb05S1wgdyg>. Tous les exemples cités sont extraits de ce cette vidéo.
- 2 Franceinfo, « JT de 20h du mardi 8 novembre », 09/11/2016, http://www.francetvinfo.fr/replay-jt/france-2/20-heures/jt-de-20h-du-mardi-8-novembre-2016_1900371.html



Graffiti at Drewniana Street in Warsaw (cc) Roudyr

simples pour réfléchir sur un truc complexe et sérieux. Ils essaient donc de ne prendre personne pour un con et, surtout, de ne pas embrouiller avec un lexique artificiellement trop pompeux pour être entendu. La parole doit lier et non exclure, elle doit susciter et non interdire, elle doit ouvrir et non pas clore.

Le Fil d’Actu, pour sa part, diffuse chaque semaine un JT très marqué à gauche d’une dizaine de minutes, où l’on n’hésite pas à donner son avis, sur la crise financière ou le scandale Volkswagen. Devant la caméra, on trouve Tatiana Jarzabek, en charge il y a encore quelques mois de la communication du Parti de Gauche, et traductrice en France du livre de Pablo Iglesias, *Les Leçons politiques de Game of Thrones* (2015, Post-Éditions).

Le Stagirite : réalisateur et comédien, ce jeune homme propre sur lui crée des vidéos Youtube engagées. Pourquoi ce nom barbare ? Tout simplement car c’est l’un des surnoms du philosophe grec Aristote, né à Stagire dans l’ancien Royaume de Macédoine. Il aimait également souligner les sophismes, c’est-à-dire les argumentations qui se voulaient honnêtes et sans failles mais qui étaient en réalité volontairement manipulatrices et fallacieuses. Ceci explique par conséquent cela, aurait dit Victor Hugo. Les émissions du Stagirite se disent en guerre contre les idées reçues.

Liste (non exhaustive) alimentée par la rédaction

Mr Mondialisation, L’indigné du canapé, Le Comptoir, *Bonjour Tristesse* de Mathieu Longatte, *J’suis pas content* de Greg Tabibian, *Débat d’idiots* de Duval MC, Hacking Social avec *Horizon-gull*, Raptor Dissident, Mathieu Sommet avec *Salut les geeks*, *Minute Papillon* de Kriss Papillon, Nota Bene, Histoire Brève, Fokus, Dany Caligula, DataGueule, Buffy Mars, Un odieux connard... (La liste ci-dessus ne reflète pas forcément les opinions de la revue *Aide-mémoire*)



- 1 Clément SÉNÉCHAL, *Médias contre Médias, la société du spectacle face à la révolution numérique*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2014.
- 2 *Idem*, pp.41-42.
- 3 *Idem*, p.62.
- 4 *Idem*, p.22.
- 5 *Idem*, p.97.
- 6 *Idem*, p.122.
- 7 *Idem*, p.134.
- 8 L’ACTA (soit l’accord commercial anti-contrefaçon – ACAC –, plus connu sous l’acronyme ACTA pour Anti-Counterfeiting Trade Agreement), est un traité international multilatéral sur le renforcement des droits de propriété intellectuelle (touchant notamment Internet) négocié de 2006 à 2010 par une quarantaine de pays et recalé par le Parlement européen.
- 9 Clément SÉNÉCHAL, *op. cit.*, p.134.
- 10 *Idem*, p.184.
- 11 *Idem*, p.195.
- 12 François CUSSET, *La droitisation du monde. Analyse du grand virage mondial à droite*, Paris, éd. Textuel, 2016, p.150.
- 13 NdIR : voir à ce sujet la chronique de Julien Dohet, p. 11.
- 14 <http://www.revue-ballast.fr/usul-militantisme/>

Dans le cadre du festival « Exils » organisé par l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège, du 2 au 5 février 2017, la revue *Aide-mémoire* vous propose de redécouvrir cet article de Raphaël Schraepen consacré au compositeur tchèque Erwin Schulhoff. Le festival « Exils » rappelle le destin de nombreux musiciens qui, autour de la Seconde Guerre mondiale, ont dû fuir l'Allemagne nazie ou tenté de survivre par la musique dans les camps ; d'autres furent par ailleurs interdits parce qu'ils étaient juifs, communistes ou qu'ils composaient de la musique d'avant-garde.

Sur la question des musiques qualifiées de « dégénérées » par les nazis, Raphaël Schraepen est également l'auteur d'un ouvrage intitulé *Pas d'oiseau sur les fils*, édité aux Territoires de la Mémoire.



par Raphaël Schraepen

Une dose de Dada jazz ?

Contrairement à d'autres compositeurs morts, le plus souvent assassinés, en déportation et oubliés pendant des décennies, Erwin Schulhoff (1894-1942) a droit depuis longtemps à quelques paragraphes dans les dictionnaires de musique classique. C'est qu'il fut connu sinon célèbre durant les années vingt et trente du siècle dernier. Une reconnaissance, tardive mais bien réelle, de son œuvre a impliqué, et implique encore, une discographie, discrète en termes de retombées populaires, mais bien réelle en nombre et en qualité. À telle enseigne que le néophyte peut se retrouver perplexe devant un corpus abondant et inconnu : par où commencer ? De plus, à l'instar d'un Stravinsky, Schulhoff proposa une œuvre protéiforme et un guide n'est sans doute pas inutile pour se promener dans un chaos qui n'est apparent que si l'on ignore les simples repères chronologiques.

Cela dit, on peut également percevoir une forme de chaos volontaire dans les premières années de sa carrière de musicien professionnel. Né à Prague mais de descendance juive allemande, Erwin développe dès la petite enfance des dons pour la musique, à telle enseigne que le compositeur Antonín Dvořák, en fin de vie et habituellement peu enclin à s'occuper d'enfants prodiges, le recommanda à un professeur pour des cours privés au conservatoire de Prague. En outre, même s'il n'y a plus de témoins de la rencontre pour le prouver, on dit que Dvořák récompensa l'enfant de sept ans de deux tablettes de chocolat !

Le petit Schulhoff numérotait très vite ses « opus », ce qui, pour les chercheurs, entraînera une certaine confusion lorsque, adulte, il entamera bien sûr un nouveau classement de ses compositions. Le point de rupture, mais aussi le vrai départ de sa vie d'artiste, aura lieu lors de la Première Guerre mondiale. Enrôlé, il subira une blessure due à un shrapnel en 1916 suivie immédiatement d'un choc nerveux. La fin de la guerre le voit complètement modifié. C'est un homme en colère. On pourrait craindre qu'il s'aigrisse. La politique et l'art l'en empêchent. Il se déclare ouvertement socialiste dès 1919. Il se lie d'amitié avec les artistes graphiques Otto Dix et George Grosz, célèbres pour leurs représentations pleines de rage des séquelles que la guerre a eues sur les humains ainsi que pour leurs portraits faisant ressortir la laideur grotesque de la bourgeoisie réactionnaire. On ne s'étonnera donc pas de voir le nom de Schulhoff associé à la naissance du mouvement Dada avec les susdits, Jean Arp et autres trublions. En outre, Grosz l'initiera au jazz et au ragtime via les premiers 78 tours disponibles sur le sol européen.

Dans ce contexte, une de ses premières œuvres majeures est sans doute *Fünf Pittoresken* de 1919, cinq courtes pièces pour piano. Les deux premières s'intitulent *Foxtrott* et *Ragtime*, même si *Foxtrott* sonne plutôt comme un ragtime et *Ragtime* comme un foxtrott. La quatrième, *One-Step*, sonne carrément jazz tandis que la dernière, *Maxixe*, est plus abstraite. Et la troisième ? Elle s'intitule *In Futurum* et présente une minute vingt-cinq secondes de silence total. Certains y voient un précurseur du fameux 4 :33 de John Cage. Si l'on veut voir ces deux pièces silencieuses à l'aune de l'art conceptuel, alors on peut dire qu'elles se différencient nettement l'une de l'autre – et je ne parle pas de la durée. Le son « produit » par 4 :33, et voulu par Cage, ce n'est certes pas celui du piano, mais celui, plus ou moins respectueux, plus ou moins outré, produit tout autour de l'« interprète » : réactions du public, raclements de gorge, fauteuils qui grincent, etc. Cage a voulu une « œuvre » ludique et sérieuse à la fois, sérieuse dans la mesure où elle questionne le son et le temps. Rien de tel dans l'« œuvre » de Schulhoff, et son titre indique son pessimisme radical : *In Futurum*. Dans le futur. Un rien, « le » rien partout, le grand nulle part, nada, no future, il n'y a plus rien, plus plus rien. Rappelons-le, nous sommes en 1919.

Cette même année voit la création de deux autres courtes œuvres Dada : la *Sonata Erotica* et la *Symphonia Germanica*. Pour faire bref, la première est une sorte de pré-Je t'aime... Moi non plus, mais sans instruments. Quant à la seconde, elle est écrite pour les instruments qu'on veut qui jouent ce que les musiciens veulent sur le moment, l'essentiel étant la présence de voix vociférant des phrases peu compréhensibles et désagréables. Inutile de dire que ces deux pièces firent

scandale. Inutile de dire aussi que si l'apport de Schulhoff n'était que ça, on s'en souviendrait plus comme un agitateur que comme un créateur. D'autres œuvres Dada sont bien musicales, elles, comme le cycle parlé-chanté *Die Wolkenpumpe* (1922) sur des textes de Jean Arp encore *Das Basstigal* (même année), pour contrebasson solo en trois mouvements totalisant moins de quatre minutes et qui comprend un hommage détourné à Jean-Sébastien Bach sous la forme d'une fugue très brève.

Contrairement à certains de ses confrères qui s'intéressèrent au Jazz, lui rendirent hommage dans certaines de leurs œuvres, et on pense bien sûr à Stravinsky une fois de plus, mais aussi à Bohuslav Martinů, Maurice Ravel ou Stefan Wolpe, mais en fait n'en firent jamais vraiment, Schulhoff devint authentiquement *jazzman*, parallèlement à sa carrière de compositeur classique. Il fit partie de quelques *bands* et savait improviser au piano.

Années vingt, donc. Pour Schulhoff, c'est fini, plus de retour en arrière possible pour lui. Entendons : tout ce qui précède Debussy, et surtout la musique allemande, appartient à un passé détestable. Mais il aime aussi mettre un peu de *beau* dans sa tasse de grotesque. Cela s'entend dans son délicat *Concertino* de 1925 pour flûte, alto et contrebasse (trois instruments rarement réunis, pour ne pas dire jamais) ou, la même année, dans son ballet *Die Mondsüchtige* (la somnambule) qui fit plus scandale pour sa chorégraphie érotique que pour sa musique – laquelle ne semblait pas pour autant dans la banalité : jeux sur les cordes, y compris les harpes, et percussions très variées.

Plus austères, plus proches d'un Arnold Schoenberg, sont ses œuvres pour quatuor à cordes, qui contiennent malgré tout leurs lots de surprises et d'inhabituel. Ses divers concertos et symphonies se révèlent assez faciles d'écoute, dynamiques et empruntant beaucoup à l'idiome jazz, son second langage musical.

La seconde décennie de sa carrière voit un Schulhoff très prolifique, tant comme pianiste soliste que comme compositeur, on pourrait presque dire proluxe puisque sa maison d'édition lui fait entendre qu'il publie *trop*. En dépit d'un succès grandissant, surtout comme concertiste, malgré des tournées à succès dans divers pays occidentaux, il semble que Schulhoff développe une crise d'identité au début des années trente. Son idée de fondre jazz et classique en un seul mouvement musical paraît tout à coup démodée. Politiquement, il se radicalise. Le socialiste revendiqué publiquement devient communiste. L'Union soviétique le fascine et il s'y rend plus d'une fois.

Est-ce une conséquence ? Toujours est-il qu'il écrit alors (1932) une assez longue cantate (quarante minutes) pour solistes, chœurs et orchestre à vents sur des extraits du Manifeste du Parti communiste. Le résultat en est, sinon désastreux, en tout cas profondément ennuyeux et convenu. De la musique « formaliste », avant que le terme ait été utilisé par les sbires de Joseph Staline. Nous ne connaissons pas les intimes convictions de Schulhoff, mais il faut bien constater que ses longues œuvres inspirées par le réalisme socialiste ne brillent pas par leur inventivité. S'en rendait-il compte ? Dans le même temps, il continuait à composer des pièces brèves. C'est sous pseudonyme qu'il livre quelques pièces de jazz de bonne facture, assez originales, à défaut d'appartenir encore à une quelconque

avant-garde : *Orinoco*, *Syncopated Peter*, *Susi* ou encore *Kassandra*, sous-titré « foxtrot arabe ». Mais il provoque encore avec une miniature minimaliste de moins de cinquante secondes, *Orati*.

La dernière année de sa vie sera dramatique. Devenu citoyen soviétique, il émigre avec sa famille le 13 juin 1941. L'invasion nazie du pays quelques jours plus tard, le 22 juin, précipite son arrestation le lendemain¹. Il est déporté en Bavière, au camp de Wülzburg. Pourquoi là et non à Terezin, où nombre de juifs d'origine tchèque, notamment son père, furent enfermés ? Il semblerait que c'est le politique Schulhoff et non le juif qui fut visé. Il meurt en août 1942 des suites de la tuberculose. Il a le temps de composer une huitième symphonie que l'on a longtemps cru inachevée. Il la prévoit pour orchestre, avec chœur masculin et textes, apparemment de lui, sur Marx et Lénine. Francisco Lotoro en a retrouvé la partition pour piano. Inachevée, elle l'est, effectivement. Mais il ne manque que la fin. Trois minutes, à peu près. Lotoro s'est imprégné de la partition, de la calligraphie de Schulhoff, et à partir de notes qu'il a pu raisonnablement déchiffrer, a pu créer et enregistrer cette œuvre dans sa version pianistique. En 2008. Hier, donc. Malgré les décennies qui passent, peut-être demain pourra-t-on créer l'œuvre avec orchestre.

¹ Source : http://orelfoundation.org/index.php/composers/article/erwin_schulhoff/

Petite discographie

Pour le versant jazz et/ou Dada :

- Œuvres pour piano vol.1 et 2, Caroline Weichert (piano) (Grand Piano)
- Orinoco. Sonata Erotica. Susi et autres pièces brèves. Ebony Band, Werner Herbers (Channel Classics)

Musique de chambre :

- Die Wolkenpumpe. Das Bassnachtigal. Concertino et autres pièces de musique de chambre. Ensemble Villa Musica (MDG Gold)
- Œuvres pour quatuor à cordes. Vogler Quartet (Phil.Armonie)

Orchestre :

- Concerto pour piano n°2 (+ les concertos de Maurice RAVEL). Claire-Marie Le Guay (piano), Orchestre philharmonique de Liège, Louis Langrée (Accord)
- Symphonies 1 et 2. Orchestre symphonique de la Radio de Prague, Vladimír Válek (Supraphon)

Autres :

- Symphonie n°8 (version piano et chœur) (+ Karel BERMAN, Terezin Suite). La Sonora Alternanza Choir, Fasano, Angelo de Leonardis (direction), Francesco Lotoro (piano) (KZ Musik)

Opéra :

- Flammen. Solistes, John Mauceri (Decca)

La Bibliothèque George Orwell présente

Par les bibliothécaires Jérôme Delnooz,
Lydia Haway et Michel Recloux

- **Jean Hurstel**, *Cultures des lisières : éloge des passeurs, contrebandiers et autres explorateurs*, Cerisier, 2016, coll. « Place publique », 12€

Ce livre est une invitation à explorer la culture, où qu'elle soit, et quelle que soit sa forme... Les objets culturels rencontrés dans les grandes métropoles et leurs foyers artistiques, mais aussi les terres excentrées se trouvant « en lisière » de la culture légitimée, véritables viviers de cultures populaires, de culture des exclus... À travers le voyage qu'il nous propose à la marge, Hurstel sensibilise le lecteur à cette diversité, mais bat aussi en « bèche » l'idée de hiérarchie culturelle en prônant l'égale dignité des cultures. Dans cette optique, l'homme de théâtre français souhaite mettre en germe une vraie conception de la démocratie culturelle.

- **Pierre-Luc Brisson**, *L'âge des démagogues : entretiens avec Chris Hedges*, Lux, 2016, 12€

Le monde occidental s'écroule, les gens sont de plus en plus en colère et de partout sortent de nouveaux tribuns populistes et démagogues. Dans ces entretiens, Chris Hedges, prix Pulitzer et esprit libre, explique la montée en puissance de Donald Trump et de ceux et celles qui lui ressemblent. « C'est une analyse du néolibéralisme totalitaire et de la montée des extrémismes partout dans le monde, et qui incite, en fin de compte, à la rébellion. »

- **Jean Birnbaum (dir.)**, *Où est le pouvoir ?*, Gallimard, 2016, coll. « Folio essais », 7,70€

Les citoyens se sentent dépossédés de leur pouvoir politique. Les politiques se disent privés de leur pouvoir par le pouvoir économique. Le pouvoir local, subordonné au pouvoir national, et le national soumis au supranational (voire à un pseudo « gouvernement mondial de l'ombre »). Chacun serait aliéné à des forces supérieures. Dès lors, où peut bien se cacher le pouvoir dans une démocratie ? Une quinzaine de chercheurs, parmi lesquels Luc Boltanski et Bruno Latour, partent en quête intellectuelle du pouvoir et interrogent son caractère paradoxal : parce qu'il n'est jamais où l'on croit, le pouvoir déçoit, « mais en même temps, s'il se veut démocratique, le pouvoir doit échapper à tous »...

- **Pascal Delwit**, *Les Gauches radicales en Europe : XIX^e-XXI^e siècles*, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2016, 12€

Pour dépasser le « simplisme » du *Livre noir du communisme* de Stéphane Courtois, Pascal Delwit propose ici une histoire des gauches radicales, c'est-à-dire de la gauche de gauche, de ceux à gauche de la social-démocratie. Il organise son cheminement en trois temps : le dernier quart du XIX^e et le socialisme ; l'après Première Guerre mondiale et le communisme ; et enfin le nouveau paysage des gauches radicales qu'il « typologise » en 3 profils : le premier qui rassemble ceux proches de la social-démocratie et qui peuvent l'aiguillonner ; le second qui unit les tenants d'un réformisme radical et qu'on retrouve dans le Parti des gauches européennes ; et le troisième avec les adeptes du Grand Soir révolutionnaire (comme le PTB).

- **Julien Talpin**, *Community organizing : de l'émeute à l'alliance des classes populaires aux États-Unis*, Éditions Raisons d'agir, 2016, coll. « Cours et travaux », 20€

Le néolibéralisme et l'hyperindividualisation s'emploient à détruire les structures collectives dans notre société. Cette logique de division a profondément touché les classes populaires, pourtant déjà les plus précarisées. Pour recréer du lien, Julien Talpin, dans le sillage de Saul Alinsky, se penche dans ce livre sur le concept de community organising. Ce dernier consiste, pour les militants de terrain, à miser sur la capacité politique des classes populaires, à transformer la violence et l'indignation en action collective, à créer des alliances et à se structurer en organisation communautaire autogérée. Cela pour décupler le pouvoir d'agir des dominés et œuvrer au changement social. À partir de l'étude du cas américain, l'auteur réfléchit à la transposition de cette technique en France.

- **Pierre-Joseph Laurent**, *Tolérances et radicalismes : que n'avons-nous pas compris ?*, Couleur livres, 2016, 18€

S'inscrivant dans l'actualité liée au radicalisme islamiste, cet ouvrage multidisciplinaire (social, économique et politique) tente d'en dégager les causes profondes et de démontrer la complexité du phénomène. Se concentrant sur l'individu pour ensuite considérer la société de manière globale, le livre nous offre une suite d'analyses assez brèves. Les chercheurs nous amènent ainsi à un nouveau niveau de lecture des récents attentats, tout en proposant des pistes pour prévenir les mécanismes qui en sont à l'origine.

- **Nicolas Lebourg**, *Lettres aux Français qui croient que cinq ans d'extrême droite remettraient la France debout*, Les Échappés, 2016, 13,90€

À l'heure où l'arrivée du Front National à l'Élysée ne semble plus impossible, Nicolas Lebourg nous offre un regard original sur le parti de Marine Le Pen et tente d'expliquer son succès grandissant. Pour ce faire, le chercheur choisit de s'adresser « personnellement » à quelques profils d'anciens et nouveaux électeurs du FN. D'un personnage fictif à l'autre, de « l'ouvrier agricole » à « l'étudiant gay », on traverse ainsi différents parcours et idées qui peuvent mener jusqu'au vote frontiste, sans pour autant se poser en « donneur de leçons ». Ce miroir tendu vers les sympathisants du FN ne doit néanmoins pas faire oublier que les personnes ne peuvent pas être enfermées dans des catégories.

- **Armel Job**, *Dans la gueule de la bête*, Les Impressions Nouvelles, 2016, coll. « Espace Nord », 9€

Nous replongeant dans les heures sombres du nazisme et de la collaboration à Liège, Armel Job pose la question du bien et du mal. À la fois historique et de fiction, ce roman nous fait suivre les aventures d'une famille juive plongée dans ce milieu hostile où se mêlent héros et collabos. Par le biais de la fiction, on pourrait même se questionner sur ce qu'on aurait pu faire, nous lecteurs, si on avait été là durant la guerre.

- **Justine Lacroix, Jean-Yves Pranchère**, *Le procès des droits de l'homme : généalogie du scepticisme démocratique*, Seuil, 2016, coll. « La couleur des idées », 22€

Les attaques contre les droits de l'homme et le « droit de l'homme » sont devenues monnaie courante, notamment de la part de l'extrême droite. Pourtant, ce scepticisme est loin d'être neuf, et surtout, il n'est pas le monopole des ennemis de la démocratie. C'est ce que les deux auteurs s'efforcent de montrer ici, en mobilisant les réflexions de nombreux intellectuels d'hier et d'aujourd'hui (Auguste Comte, Karl Marx, Régis Debray...). Cette critique de la critique des droits de l'homme se veut « à charge », mais dans une visée constructive, pour palier à leurs manquements et leur fournir une portée réellement politique et progressiste !

- **Jean Lojkine**, *La révolution informationnelle et les nouveaux mouvements sociaux*, Le bord de l'eau, 2016, 17€

La révolution informationnelle en cours depuis la moitié du XX^e siècle a déjà dévoilé sa face sombre à travers des utilisations industrialistes, marchandes et de surveillance exacerbées. Pourtant, pour l'auteur, les nouvelles technologies de l'information peuvent avoir un usage social et progressiste. Elles pourraient contribuer à fédérer des mouvements sociaux hétérogènes, à relier les savoirs des uns et des autres, à produire tout en rendant accessible, à gérer très concrètement des structures alternatives... En somme, dans la « bataille de l'information », devenir une arme pour lutter contre l'hégémonie du modèle capitaliste. Il faut combattre le monopole des TIC par les puissants !

Les séries

- **George Orwell**, *La Ferme des animaux*, L'Échappée, 2016, 15€

Dans les années 50, la CIA et le MI6 transposent la fable de George Orwell en bande dessinée. Leur objectif est de lutter contre le communisme notamment dans le Tiers-Monde. On peut reconnaître Lénine et Staline dans les barbes et moustaches des cochons. Si la force de frappe propagandiste de l'Occident est énorme, il n'est pas certain qu'ils aient atteint leur objectif anti-communiste. La BD est très fidèle au texte. Celui-ci est bien sûr une charge contre le stalinisme mais il s'agit surtout d'un avertissement adressé aux peuples qui mènent une révolution à ne pas se la laisser déposséder par ceux qui la transformeraient en dictature, du prolétariat ou autre.

- **Neuray et Lemaire**, *Les Cinq de Cambridge, tome 2, 54 Broadway*, Casterman, 2016, 14€

Suite de l'histoire des cinq universitaires anglais recrutés par le NKVD pour envoyer des informations à l'URSS. Ce tome se situe entre le début de la Guerre d'Espagne, juste avant le début de la Seconde Guerre mondiale, et l'opération Barbarossa en 1941. Où l'on voit comment ils ont pu intégrer des postes importants dans les institutions anglaises (MI6, The Times, BBC, ambassade de Grande Bretagne à Paris).

- **Tardi et Dominique Grange**, *Le dernier assaut*, Casterman, 2016, 23€

Une nouvelle (ultime ?) fois, Tardi nous renvoie à l'horreur du front et des tranchées de la Première Guerre mondiale. Appuyé par un choix de couleurs moroses, teinté d'une certaine forme d'humour noir, le récit dénonce la cruauté de certains chefs exploitant les soldats comme de la « chair à canon ». De manière originale, cette BD est accompagnée d'un CD, interprété par Dominique Grange, marquant un peu plus cette volonté de montrer l'absurdité des différents massacres.

- **Régis Hautière et Hardoc**, *La guerre des Lulus, tome 4, 1917. La déchirure*, Casterman, 2016, 13,95€

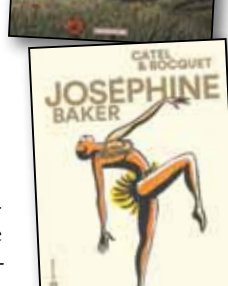
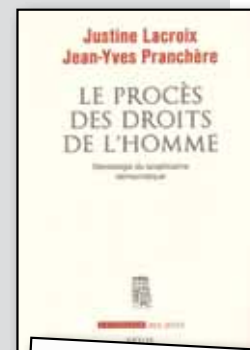
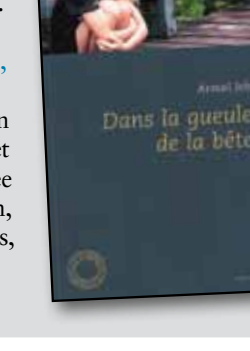
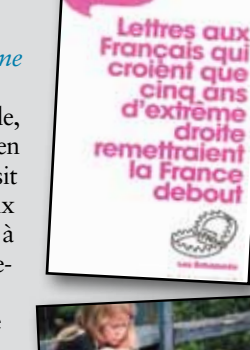
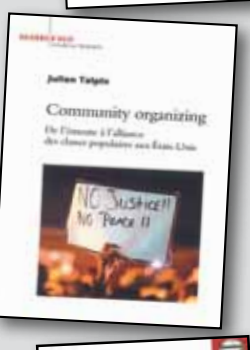
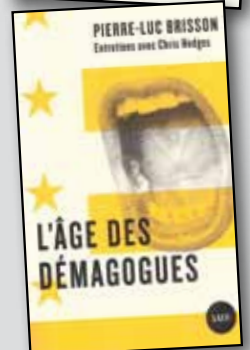
1917. Luce, Lucas, Lucien, Luigi et Ludwig grandissent avec la guerre... À mesure que celle-ci se prolonge, l'espoir et l'innocence s'estompent doucement. En outre, l'adolescence pointe le bout de son nez et les premières tensions naissent dans le petit groupe. Leur périple les amène dans une région de Belgique peuplée par des habitants à l'accent étrange... Les rencontres surprenantes vont se succéder. Le cycle de bande dessinée de Hautière et Hardoc touche doucement à sa fin.

- **José-Louis Bocquet et Catel**, *Joséphine Baker*, Casterman, 2016, coll. « Écriture », 24,95€

Tout en noir et blanc, Bocquet et Catel retracent la vie tumultueuse de Joséphine Baker. Ce volumineux roman graphique revient en effet sur les différents aspects de sa vie, de sa naissance à son dernier souffle, de sa reconnaissance comme première « star » mondiale noire à sa lutte contre le racisme. On y découvre également ses années de résistance, pour arriver à son projet de tribu « arc-en-ciel ». Cette BD est également enrichie, en fin d'ouvrage, d'une chronologie ainsi que de différentes biographies.

Ces livres sont disponibles en prêt à la Bibliothèque George Orwell des Territoires de la Mémoire ou à la vente dans les bonnes librairies dont la librairie Stéphane Hessel à la Cité Miroir.

▼ = coup de coeur des bibliothécaires



« Mots »

Par Henri Deleersnijder

Opinion

Dans un article de la revue *Les Temps modernes* (n° 318, 1973) repris dans son ouvrage *Questions de sociologie*¹, Pierre Bourdieu affirmait, un brin provocateur, que « l'opinion publique n'existe pas ». La télévision et les instituts de sondage ne se privent cependant pas depuis belle lurette de la saisir, cette pensée sociale dominante, sur telle ou telle question d'intérêt général et principalement en période de surchauffe électorale. Le tout à l'aide de techniques éprouvées, se voulant arrimées à une démarche scientifique rigoureuse.

L'ennui, c'est que la « volonté populaire » semble prendre en ce moment un malin plaisir à passer entre les mailles des questionnaires les mieux préparés et des enquêtes les plus rationnellement menées. Elle s'esquive volontiers, cette *vox populi*, prend la tangente plus souvent qu'à son tour, laissant pantois une cohorte d'experts en tous genres contraints d'expliquer après-coup ce qu'ils n'avaient pas vu venir. Il suffit de penser aux résultats du Brexit au Royaume-Uni, à l'élection de Donald Trump aux États-Unis et à la victoire de François Fillon à la primaire de la droite en France. Bref, les prévisionnistes patentés et autres politologues ayant pignon sur médias en ont été pour leurs frais : ils se sont littéralement plantés...

Comment expliquer ce décalage entre ce qui avait été initialement prévu par eux et ce qui est finalement advenu malgré eux ? Peut-être conviendrait-il de mettre un tant soit peu en cause la pratique systématique des sondages, ces nouveaux augures auxquels un certain manque de vigilance critique attribue trop facilement une quasi-infaillibilité. Il faudrait aussi s'interroger sur la pertinence des questions posées à des quidams d'un échantillon donné, en âge de voter certes mais qui ne pensent bien souvent que dalle de ce qui leur est demandé. Pire, le sujet de l'enquête proposé par les sondeurs, en plus de l'énoncé uniformisé de leurs phrases-types (« vous, personnellement, quel est votre avis sur... ? ») « permett[r]ait d'imposer progressivement leur vision de l'opinion publique² ». Il y aurait donc là des présupposés entachant quelque peu les résultats des sondages. Sans parler d'un constat tombant pourtant sous le sens : les sondés ne divulguent pas d'office le fond de leur pensée. Il fut une époque, pas si lointaine, où il était de bon ton de ne pas avouer qu'on allait voter FN...

Certains sociologues, comme Bourdieu déjà cité et Patrick Champagne, évoquent l'existence d'une « doxa médiatique » de nature à fausser la perception des enjeux sociétaux en cours. Trait marquant encore accentué par l'invasion de la com' et du spectacle dans le champ politique, lui-même gagné par la primauté de l'émotion et du divertissement. Mais il y a des spectateurs qui se rebiffent, qui se mettent littéralement en colère. Tel est l'enseignement qu'on peut tirer des derniers rendez-vous électoraux : les citoyens, dans plusieurs pays de l'Union européenne, semblent avoir fait leur le slogan « Dégage ! » qui fit florès lors des printemps arabes. D'où l'urgence d'être à l'écoute des préoccupations quotidiennes des populations en butte à un capitalisme financiarisé, sans états d'âme, et à une mondialisation anxiogène, en particulier pour quantité de laissés-pour-compte ou d'oubliés.

Significative à ce propos est une caricature datant de 1787, soit deux ans avant la Révolution française. Évoquant une « Assemblée des notables » de l'Ancien Régime, elle montre un singe trônant au buffet de la Cour et s'adressant à la basse-cour en ces termes : « Mes chers administrés, je vous ai rassemblés pour savoir à quelle sauce vous voulez être mangés. » Réponse des gallinacés : « Mais nous ne voulons pas être mangés du tout !!!!! » À quoi le maître de céans répond : « Vous sortez de la question. »

Comme quoi, dans le domaine des statistiques et par conséquent des sondages, il est impératif de se mettre au préalable d'accord sur l'objet à investiguer. Dans la mesure où l'on veut éviter tout biais et se faire une opinion circonstanciée, en phase avec la société. Vue d'en bas, par exemple. ♦♦

¹ Paris, Les Editions de Minuit, 1980, p. 222 et sv.

² Patrick Champagne, préface de son livre *Faire l'opinion. Le nouveau jeu politique*, Paris, Minuit, coll. « Le Livre de Poche », 1996.

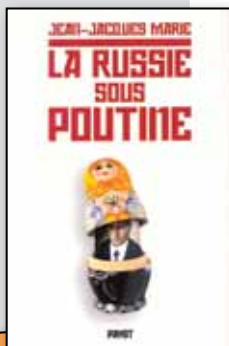
• Jean-Jacques Marie, *La Russie sous Poutine : au pays des faux-semblants*, Payot, 2016, 22,50€
Actuellement, nos médias et politiques véhiculent à souhait l'image d'un Vladimir Poutine à la tête d'un État totalitaire, belliqueux et omnipotent, tout en alimentant un nouveau climat de guerre froide. J.-J. Marie, historien spécialiste de l'URSS, souhaite déconstruire ces poncifs et dévoiler les différentes couches de faux-semblants qui constituent la poupée gigogne russe. Selon lui, la Russie actuelle s'apparenterait moins à un empire qu'à un géant au pied d'argile, reposant sur des piliers plus fragiles qu'il n'y paraît et traversé par des contradictions internes. Notamment les tensions entre l'héritage soviétique et les effets durables de la « thérapie de choc » ultralibérale des années 1990.

• Ali Laïdi, *Histoire mondiale de la guerre économique*, Perrin, 2016, 26€

Selon Ali Laïda, « la politique n'a pas le monopole de la violence ». Elle le partage avec une autre composante du pouvoir : l'économie. Celle-ci serait ainsi à l'origine de nombreuses guerres. Pour démontrer son postulat, l'auteur pose les jalons d'une histoire de la guerre économique en présentant de multiples exemples à travers les époques (Préhistoire, Antiquité, Modernité...) et les lieux (Europe, Asie...), tout en tissant un lien avec le présent. La problématique est en effet encore pleinement d'actualité, car le capitalisme brutal et la compétition effrénée qu'il génère provoquent toujours directement ou indirectement maints dérapages et conflits dans le monde...

• Nicolas Guillet et Nadia Afiouni (éds.), *Les tentatives de banalisation de l'extrême droite en Europe*, Édition de l'Université de Bruxelles, 2016, coll. « Sciences Politique », 18€

S'intéressant à cette nouvelle banalisation de l'extrême droite en Europe, Nicolas Guillet et Nada Afiouni nous proposent, ici, un ouvrage collectif et multidisciplinaire. Le propos se veut être une approche large de l'extrême droite et non une analyse complète du phénomène. Dans cette optique, ils ont choisi de se concentrer sur l'Angleterre, la Suisse et plus particulièrement sur la France. La plupart des réflexions rassemblées dans cet ouvrage sont issues d'une journée d'étude à l'Université du Havre en 2012.



Résilience

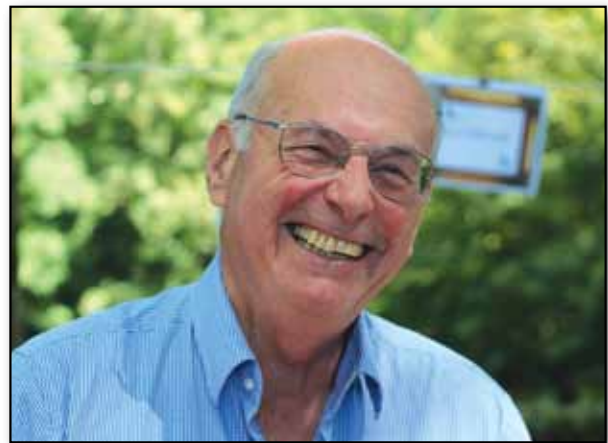
Par Jean-Louis Rouhart

Dans ses ouvrages, notamment *Je me souviens...* (2009), *Les Vilains Petits Canards* (2001) ou encore *Autobiographie d'un épouvantail* (2008), le psychiatre et psychanalyste français Boris Cyrulnik s'est employé à vulgariser et à médiatiser le concept de résilience (du latin *resilire*, littéralement « sauter en arrière »), c'est-à-dire la capacité à résister à un traumatisme, puis à rebondir, à se reconstruire après le trauma.

Cette situation s'applique à toute victime de catastrophes naturelles ou humaines et singulièrement aux rescapés des camps de concentration nazis. Ceux-ci ont en effet pu survivre aux terribles conditions d'existence qui régnaient dans les camps en s'adaptant et en réagissant d'une manière adéquate au traumatisme quotidien ; plus tard, à leur retour des camps, ils ont retrouvé leur place dans la société, du moins quand leur processus de résilience a pu se développer.

Durant la première phase, les survivants ont pu s'appuyer sur des tuteurs internes (force physique, force morale, valeurs familiales, désir de revoir des êtres chers, désir d'évasion...) et externes (présence de proches sur les lieux de détention, amitié et solidarité entre prisonniers, facteur chance, évasion intellectuelle par la correspondance, l'écriture, les arts...). Pendant la période ayant suivi leur retour des camps, certains résilients ont pu à nouveau compter sur l'appui de tuteurs extérieurs et intérieurs qui ont facilité leur processus de résilience. Ont joué cette fois, en tant que facteurs externes, les institutions sociales qui ont pris en charge les anciens concentrationnaires dès leur retour, les proches, les amis, les êtres chers et les personnes qui, au moment opportun, ont permis une insertion professionnelle et sociale rapide. Quant aux facteurs internes, ils sont à mettre en liaison avec la force morale interne que les rescapés ont forgée durant leur détention et qui trouve généralement son expression dans une volonté de vivre et d'agir peu commune, ainsi que dans une créativité et une imagination débordantes. Certains anciens prisonniers toutefois n'ont pas réuni les conditions nécessaires au développement d'un processus de résilience. Ils sont demeurés des rescapés murés dans le silence (des « épouvantails », pour employer une image de Boris Cyrulnik) et ont souffert tout au long de leur vie des blessures morales encourues durant la déportation. Quand la souffrance s'est faite trop forte, certains ont décidé de mettre fin à leurs jours.

Dans les cas de résilience réussie, au contraire, on enregistre des parcours professionnels et sportifs jalonnés de succès et/ou des créations littéraires, artistiques et musicales d'un haut niveau. Dans ces deux cas, l'abondante énergie vitale dont disposent les résilients est canalisée et sublimée¹, le traumatisme est intégré et métamorphosé en une action politique, philosophique ou artistique socialement acceptable et utile à la société.² On retrouve également des manifestations de cette résilience dans la multitude de témoignages oraux que livrent parfois des anciens prisonniers et dans lesquels ils s'efforcent de convaincre leur auditoire de faire montre du même dynamisme et de la même créativité.



Boris Cyrulnik (cc) ActuaLitté

Toutefois, le parcours biographique de résilients montre aussi, malheureusement, que ce processus peut s'interrompre brutalement quand une nouvelle épreuve se présente. Il faut savoir que la cicatrice de la blessure encourue dans les camps n'est jamais guérie, qu'elle peut s'ouvrir à tout moment. Le traumatisme reste un point faible qui peut se déchirer sous les coups du sort. Cette fêlure contraint le résilient à devoir « tricoter sa résilience³ » toute sa vie.

Aussi, certains critiques n'ont pas manqué de faire observer qu'« une personne résiliente restera impuissante à se libérer des traumatismes qui lui furent infligés », elle « n'est pas libérée de ses souffrances, mais bien asservie aux mécanismes de refoulement et de compensation, aux schémas de comportement qui lui permirent, jadis, de survivre à un environnement hostile. » À noter également que, toujours selon ces critiques, le concept de résilience, en termes d'éducation et de formation, servirait à déculpabiliser certaines personnes qui, au lieu d'agir en êtres responsables, invoqueraient le processus de résilience pour renoncer à leur rôle de guides dans la résolution de leurs problématiques relationnelles et familiales.⁴

¹ Marie-Frédérique BACQUÉ, « Un merveilleux malheur » : <http://www.carnetpsy.com/article.php?id=1142&PHPSESSID=gafjuplmpith1hur66b30p28s3> (consulté le 21/3/2016).

² Boris CYRULNIK, *Autobiographie d'un épouvantail*, Paris, Odile Jacob, 2008, p. 193.

³ Boris CYRULNIK, *Les Vilains Petits Canards*, Paris, Odile Jacob, 2001, p. 167.

⁴ Marc-André COTTON, « Les pièges de la "résilience" » in *Regard conscient*, n°14, février 2004 : <http://www.regardconscient.net/archi04/0402resilience.html#top> (consulté le 21/3/2016).

Le triangle vert et autres découvertes dans le monde virtuel

U n e c h r o n i q u e d e J u l i e n D o h e t



À la demande du comité de rédaction, je ne consacre exceptionnellement pas cette chronique à l'analyse d'un ouvrage, mais je vais m'intéresser aux sites Internet de l'extrême droite belge francophone¹. L'étude des mémoires de l'Amiral Horthy en lien avec la situation en Hongrie fera l'objet de notre prochain texte.

Une présence très clairsemée, illustrative de l'état de l'extrême droite belge francophone

La présence sur Internet de l'extrême droite belge francophone est à l'image de la situation structurelle et militante de celle-ci : très faible. Ainsi le site du **FN-Belge** – qui utilise la flamme tricolore et dit exister « depuis 1985 » afin d'incarner la continuité avec le parti créé par Daniel Féret² – se résume-t-il à une seule page renvoyant vers un compte Facebook dont le contenu est également très pauvre et peu actualisé³. Un autre site, quelque peu plus fourni, est celui de **Démocratie Nationale**. Il reprend une série d'imageries traditionnelles de l'extrême droite francophone comme le « ouvrez les yeux » utilisé depuis les années 80 et repris d'une campagne du FN français⁴. Les thèmes développés y sont relativement classiques : dénonciation de « l'islamisation de nos villes et villages », refus de l'entrée en Europe de la Turquie, défense des « racines chrétiennes et de la culture européenne », dénonciation de l'ostracisme subi qui est antidémocratique... On notera une définition de l'ethnocide comme « un mécanisme de déracinement culturel, la destruction de l'identité culturelle d'un groupe, sans nécessairement détruire physiquement ce groupe » afin de décrire le processus vécu par les Européens de race blanche dans leur propre pays. Dans la charte en ligne, qui se veut courte et énonciatrice des grands principes en 14 points, on retrouve la dénonciation « des utopies universalistes et mondialistes » et à l'inverse la nécessité de défendre « l'idée de communauté populaire enracinée », la défense de la patrie et de la famille (qui est « composée d'un homme et d'une femme » et pour laquelle il faut lutter contre « la culture de mort » que constitue le droit à l'IVG), la défense d'un capitalisme national face à la mondialisation avec une vision corporatiste de l'entreprise (« l'entreprise est une famille de producteurs : il faut y partager les richesses selon les mérites de chacun »), avant des chapitres dénonçant l'islamisation et l'immigration, intégrant un volet sur la protection animale se résumant à la question des abattages rituels.

Plus actualisé que les deux précédents (du moins pour la page d'accueil, les pages des sections régionales datant de... 2013 !), le site du **Front Wallon** sent bon l'amateurisme et le bricolage. Il s'agit d'ailleurs plus d'un blog que d'un site Internet proprement dit. Au-delà d'une dénonciation de l'ostracisme subi et du danger de l'islamisation de la Belgique, on notera que le dernier article publié se réjouit de la victoire de Donald Trump grâce à un programme similaire à celui défendu depuis des années par le FW. À l'inverse le site de **Wallonie d'abord**, le parti de Juan Lemmens, n'a plus été actualisé depuis mai 2014.

Des références et un discours bien connus

Comme on le constate, la présence sur la toile est très maigrichonne et reflète parfaitement la réalité de l'état de l'extrême droite wallonne. Deux sites se distinguent d'ailleurs. Celui du **Parti Populaire** dont les thématiques sont similaires (« rétablir la sécurité », « stop à l'invasion migratoire »...) à celles de l'extrême droite, jusqu'à l'utilisation par son président du balai cher à Degrelle⁵ en page d'accueil en lançant le hastag « #dubalai ». Contrairement aux précédents sites, celui-ci est clairement très professionnel, tenu à jour et à en corollaire le site de l'organe du parti : *Le Peuple*⁶.

Mais c'est sur celui de **Nation** que nous avons décidé de nous attarder quelque peu. La formation identitaire d'Hervé Van Laethem a en effet toujours été la plus active tant sur le terrain que sur la toile. Le site actuel comprend de manière assez intéressante les archives des versions précédentes remontant à 2009. Il est aussi le plus complet quant à une vision du monde globale, aux liens internationaux... C'est ainsi que l'on retrouve un soutien parfaitement assumé à Aube Dorée, quasi érigé en modèle à suivre, et la mention de l'appartenance à l'Alliance pour la Paix et la Liberté (structure européenne de l'extrême droite ayant pignon sur rue à Bruxelles). On retrouve également des liens vers Radio Libertés⁷ et d'autres sites très clairement d'extrême droite. La boutique se montre également riche en enseignements avec la vente d'objets ornés de la croix celtique, croix que l'on retrouve en noir dans un rond blanc entouré de rouge sur un drapeau accroché au mur d'une des nombreuses photos montrant les militants de Nation à visage découvert lors de réunions et d'actions du mouvement. Au-delà d'une imagerie qui va jusqu'à assumer des retours aux années 30, le contenu de textes mis en avant est édifiant, tout comme la vision diffusée dans les JT du mouvement, disponibles en ligne. On retrouve ainsi dans le dernier numéro une interview du « docteur Merlin », un chanteur « insoumis, nationaliste européen » qui insiste sur le poids des mots dans le combat identitaire.

Dénonciation du danger de l'extrême gauche et de l'immigration, réjouissance de l'élection de Trump qui a gagné malgré la propagande bienpensante... le site contient tous les thèmes que nous venons déjà d'évoquer. Mais il va un peu plus loin. Ainsi du texte « Stanleyville : NATION n'oublie pas ! » qui rend hommage aux parachutistes qui en novembre 1964 « libéreront des milliers d'occidentaux pris en otage par une rébellion congolaise d'obédience communiste » et qui n'oublie pas « les complices des tueurs marxistes puisque 400 ressortissants occidentaux auront néanmoins été assassinés parfois dans des conditions atroces. Les complices des tueurs, on les trouvait en Belgique dans cette gauche toujours prête à applaudir aux massacres d'Européens. Cette gauche qui militait, à l'époque, pour que nos militaires n'interviennent pas. Cette gauche qui traitera nos parachutistes de fascistes... Cette même gauche, dont les enfants aujourd'hui (encore plus débiles et encore plus ethno-masochistes) vandalisent la statue de Léopold II et s'auto-flagellent car ils sont Européens⁸ ».

Un autre texte intéressant est celui qui relate une rencontre à Anvers avec des équivalents flamands. Hervé Van Laethem y reprend la rhétorique du chef qui n'hésite pas à aller à la confrontation physique : « Mais aussi car elle est symbolique du combat, même physique n'ayons pas peur de le dire, que j'ai mené ici contre la crapule gauchiste et les bandes urbaines, au coude à coude avec des camarades flamands dont certains sont encore présents ici aujourd'hui » et qui n'hésite pas à clairement dire qu'il faut un « État fort », un « État nouveau » qui remplacera l'actuel gangrené par le « mondialisme » tant économique que racial⁹. Et Van Laethem, reprenant la thématique d'une troisième voie¹⁰, sous le vocable de « solidarisme » incarnant une forme de capitalisme national intégrant le corporatisme, de plaider pour « un État qui donnera plus de liberté aux petits patrons mais qui contrôlera les activités des multinationales et sera le régulateur ultime des questions économiques et financières, c'est-à-dire tout le contraire de ce que le futur traité TTIP (pur produit du mondialisme) veut appliquer ». Le discours de son équivalent flamand n'est pas non plus sans intérêt, notamment dans ses nombreuses références à Nietzsche dans son auto-qualification de « nationaux-démocrates » (à défaut de pouvoir dire « socialistes ») appelant à être une

« force contre-révolutionnaire » pour lutter contre le « mondialisme cosmopolite » qui utilise l'immigration comme une arme : « L'immigration de masse est, comme je l'ai déjà dit, une arme des élites néolibérales et des gauchistes contre leur propre peuple (...) L'immigration de masse est une sorte d'arme atomique qui doit dissoudre les peuples et les cultures, y compris celles des migrants. »

Le triangle vert

Mais la partie la plus intéressante du site de Nation, se trouve dans une page entre l'article de fond et la boutique qui nous rappelle des passages du *Combat pour Berlin* de Goebbels¹² et qui illustre parfaitement la volonté de cette frange de l'extrême droite de conquérir l'espace idéologique par l'activisme. Nation promeut en effet le port d'un « triangle vert ». « Ce pin's rappellera quelque chose aux spectateurs les plus attentifs de la "culture politiquement correcte" de ces dernières années. Nous voulons parler du fameux triangle rouge "contre l'extrême-droite". Triangle rouge porté par des personnes qui se font un "devoir" d'afficher ce triangle rouge juste au moment de passer à la télé ou bien pour faire plaisir à leur chef de service étiqueté socialiste dans l'un ou l'autre ministère (...) C'est pourquoi face à ce triangle rouge, on ne peut plus conformiste, nous proposons à ces porteurs de triangle de l'échanger contre le triangle vert, symbole du refus de la charia et du terrorisme et de la lutte contre le seul vrai fascisme qui existe encore de nos jours : le fascisme des extrémistes salafistes ! » Et d'insister sur le fait qu'« il n'y a aucune inscription relative à NATION sur le triangle. Ainsi, même si vous ne vous retrouvez pas dans les autres idées de NATION, vous pourrez néanmoins témoigner de votre opposition aux extrémistes islamistes. Portez le symbole de la seule vraie résistance d'aujourd'hui !!! »

Ainsi, un rapide tour d'horizon des sites Internet de l'extrême droite belge francophone permet déjà de relever de nombreux points de similitude et de raccrocher le discours tenu aujourd'hui avec celui que nous analysons dans cette chronique depuis maintenant 15 ans¹³.

1 Toutes les citations sont issues des sites consultés début décembre 2016.

2 Voir « Nouveau FN, vieille idéologie » in *Aide-Mémoire* n°43 de janvier-février-mars 2008.

3 Nous nous limitons ici aux sites Internet et n'avons pas été dans les méandres des réseaux sociaux qui nécessiteraient une étude spécifique

4 Voir « Retour sur le discours du fondateur de la dynastie Le Pen » in *Aide-Mémoire* n°56 d'avril-mai-juin 2011.

5 Voir « Léon Degrelle et le Rexisme » in *Aide-Mémoire* n°23 de janvier-février-mars 2003 et « Tintin-Degrelle : une idéologie au-delà de la polémique » in *Aide-Mémoire* n°50 d'octobre-novembre-décembre 2009 et n°51 de janvier-février-mars 2010.

6 Nous nous pencherons certainement sur une analyse approfondie du discours du PP et de ses référentiels idéologiques dans une prochaine chronique.

7 Voir « Le Gramsci de l'extrême droite » in *Aide-Mémoire* n°78 d'octobre-novembre-décembre 2016.

8 Voir « La pensée "contre-révolutionnaire" » in *Aide-Mémoire* n°36 d'avril-mai-juin 2006.

9 Voir « Plongée chez les radicaux de l'extrême droite » in *Aide-Mémoire* n°76 d'avril-mai-juin 2016.

10 Voir « Un vrai fasciste : ni de droite, ni de gauche mais... d'extrême droite » in *Aide-Mémoire* n°31 de janvier-février-mars 2005 et « Une troisième voie : le socialisme racial » in *Aide-Mémoire* de juillet-août-septembre 2011.

11 Voir « L'extrême droite défend-elle les travailleurs ? » in *Aide-Mémoire* n°60 d'avril-mai-juin 2012 et « La "démocratie autoritaire" pour le bien des travailleurs in *Aide-Mémoire* n°65 de juillet-août-septembre 2013.

12 Voir « Joseph Goebbels. Combat pour Berlin » in *Aide-Mémoire* n°17 d'avril-mai-juin 2001.

13 Voir « REF. L'espoir wallon. Histoire du mouvement (1995-1998) » in *Aide-Mémoire* n°16 de janvier-février-mars 2001



LA PREMIÈRE
SOYEZ CURIEUX



Le réseau « Territoire de Mémoire »
Les villes ou les communes
Aiseau-Presles, Amay, Andenne, Anderlecht, Anderlues, Anhée, Ans, Anthisnes, Antoing, Arlon, Assesse, Awans, Aywaille, Bassenge, Bastogne, Beaumont, Beauraing, Beauvechain, Beyne-Heusay, Beloeil, Berloz, Bertrix, Bievre, Blegny, Bouillon, Boussu, Braine-L'Alleud, Braine-le-Château, Braine-le-Comte, Braives, Bruxelles, Chapelle-lez-Herlaimont, Charleroi, Chaudfontaine, Chaumont-Gistoux, Chièvres, Chimay, Chiny, Ciney, Clavier, Colfontaine, Comblain-au-Pont, Comines-Warneron, Courcelles, Court-Saint-Étienne, Couvin, Dalhem, Dison, Donceel, Durbuy, Ecaussinnes, Enghien, Engis, Erezée, Esneux, Etterbeek, Evere, Fernelmont, Ferrières, Fexhe-le-Haut-Clocher, Flémalle, Fléron, Fleurus, Flobecq, Floreffe, Florennes, Florenville, Fontaine-l'Évêque, Fosses-la-Ville, Frameries, Froidchapelle, Gedinne, Geer, Genappe, Gerpinnes, Gesves, Gouvy, Grâce-Hollogne, Grez-Doiceau, Habay, Hamoir, Ham-sur-Heure-Nalinnes, Hannut, Hastière, Havelange, Herbeumont, Héron, Herstal, Herve, Hotton, Houffalize, Huy, Incourt, Ittre, Jalhay, Jemeppe-sur-Sambre, Jette, Jodoigne, Juprelle, La Bruyère, La Louvière, Lessines, Leuze-en-Hainaut, Liège, Liernux, Limbourg, Lincet, Lobbes, Malmedy, Manage, Manhay, Marchin, Martelange, Meix-devant-Virton, Merbes-le-Château, Modave, Momignies, Mons, Morlanwelz, Musson, Namur, Nandrin, Neupré, Ohey, Onhaye, Orp-Jauche, Ottignies-Louvain-la-Neuve, Ouffet, Oupeye, Pepinster, Peruwelz, Perwez, Philippeville, Plombières, Pont-à-Celles, Profondeville, Quaregnon, Quévy, Ramillies, Rebecq, Rémicourt, Rixensart, Rochefort, Rouvroy, Rumes, Sainte-Ode, Saint-Georges-sur-Meuse, Saint-Ghislain, Saint-Gilles, Saint-Hubert, Saint-Nicolas, Sambreville, Seneffe, Seraing, Sivry-Rance, Soignies, Sombreffe, Somme-Leuze, Soumagne, Spa, Sprimont, Stavelot, Stoumont, Tellin, Theux, Thimister-Clermont, Thuin, Tintin, Tintigny, Trois-Ponts, Trooz, Vaux-sur-Sûre, Verlaine, Verviers, Vielsalm, Viroinval, Visé, Vresse-sur-Semois, Waimes, Walcourt, Wanze, Waremme, Wasseiges, Wavre, Welkenraedt, Wellin, Woluwe-Saint-Lambert, Woluwe-Saint-Pierre, Yvoir
Les provinces :
Hainaut, Liège, Luxembourg

Le mot de la Présidente

Par Dominique Dauby

Un secrétaire d'État affirme haut et clair qu'il n'obéira pas à la décision de justice lui intimant l'ordre de délivrer un visa à une famille syrienne. Le dossier juridique est peut-être complexe, la position politique, elle, est très claire : même si vous venez d'Alep sous les bombes, surtout restez-y. Le peuple a choisi la N-VA pour mener cette politique et un « gouvernement des juges » ne l'en empêchera pas, dit en substance Bart De Wever. Le premier parti de Belgique n'a jamais caché ses intentions, en effet. Il ne fait même plus semblant de respecter le cadre dans lequel il peut s'exprimer, celui d'un État de droit, celui d'une démocratie qui se veut respectueuse des droits humains.

Théo Francken a aussi annoncé son intention d'autoriser à nouveau l'incarcération d'enfants dans les centres fermés, avant renvoi dans leur pays en guerre ou/et dans la misère. Les femmes et hommes qu'on emprisonne dans ces centres depuis une vingtaine d'années étaient déjà pointés, par leur emprisonnement même, comme dangereux. La N-VA (seule ?) veut frapper plus fort et faire payer à des enfants le rêve d'un avenir.

Fin novembre, le ministre de l'Intérieur présente un plan visant à donner plus de pouvoirs aux agents de sécurité : fouilles, contrôle d'identité. Ils pourront aussi, si le besoin s'en fait sentir, être armés dans certains lieux. Celles et ceux qui se pensaient protégés parce que clairs de peau, entendent-ils le bruit des bottes ?



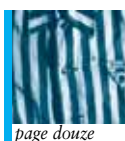
La délation est encouragée à l'encontre des chômeur/euses, des bénéficiaires de l'aide sociale et des malades indemnisés par l'assurance maladie invalidité. La délation comme mode de gouvernement... ça ne vous rappelle rien ?

Sur le terrain, dans les quartiers, les centres culturels, les associations, formelles ou bricolées, une résistance s'invente, des solidarités se construisent. Les laisser seul/es serait d'une lâcheté infinie et très lourde de conséquences pour nous toutes et tous. ••

Une réaction ? Un commentaire ?
Une proposition d'article ?

La revue *Aide-mémoire* est également la vôtre !

Écrivez-nous :
editions@territoires-memoire.be



page douze

Portez la Mémoire et construisez l'avenir

Devenez membre

et profitez entre-autres des avantages suivants :

▼ La revue Aide-Mémoire à votre domicile

▼ L'entrée gratuite à l'exposition Plus jamais ça!

▼ Tarif réduit pour les activités de La Cité Miroir

Versez 10 € (5 € pour étudiant) sur le compte BE14 0682 4315 5583
Une carte vous sera envoyée et vous bénéficierez des avantages.

TERRITOIRES DE LA MÉMOIRE
CENTRE D'ÉDUCATION
à la RÉSISTANCE et à la CITOYENNETÉ

Les acteurs de l'histoire, c'est vous !

www.territoires-memoire.be/membre

Aide-Mémoire Publication trimestrielle du Centre d'Éducation à la Tolérance et à la Résistance • Aide-Mémoire est la revue des membres de l'ASBL "Les Territoires de la Mémoire" • Présidente : Dominique Dauby • Directeur : Jacques Smits • Boulevard de la Sauvenière 33-35 - 4000 Liège • Coordination et cellule pédagogique : 04 232 70 64 • Secrétariat et administration : 04 232 01 04 • Accueil et réservations visites : 04 232 70 60 • Centre de documentation : 04 232 70 62 • Fax : 04 232 70 65 • e-mail : accueil@territoires-memoire.be • www.territoires-memoire.be • Revue membre de l'Association des revues Scientifiques et Culturelles <http://www.arsc.be> • Editeur responsable : Dominique Dauby • Directeur de la publication : Jacques Smits • Directeur Adjoint : Philippe Marchal • Rédacteur en chef : Julien Paulus • Comité de rédaction : Dominique Dauby, Henri Deleersnijder, Jenifer Devresse, Gaëlle Henrard, Philippe Marchal, Maïte Molina Mármol, Gilles Rahier, Michel Recloux, Raphaël Schraepen, Olivier Starquit • Infographie et mise en page : Héroufosse Communication - Polleur • impression : Vervinck et fils • Les articles non signés sont tous de la rédaction.
Toute reproduction, même partielle, de ce trimestriel est strictement interdite sans l'autorisation préalable de l'éditeur responsable. Les articles n'engagent que leurs auteurs.
• ISSN 1377-7831